This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07581417 2

Digitized by Google

Digitized by Google

Briggs
NKO
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE BRUEYS ET PALAPRAT.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
BRUEYS
ET
PALAPRAT.

TOME TROISIEME.

ASTOR LIBRARY.
NEW-YORK.

A PARIS.

1791.

Digitized by Google

TABLE

Des Piéces contenues dans ce volume.

Le Grondeur, Comédie, précédée d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Le Ballet extravagant, Comédie, précédée d'un Discours, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Digitized by Google

LE GRONDEUR,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC PROLOGUE,

Par BRUEYS et PALAPRAT;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Février 1691.

A

Digitized by Google

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

ÉRASTE, homme du monde, et sérieux.

DAMON, jeune homme de condition, et enjoué.

LICIDAS, Auteur.

MADEMOISELLE BEAUVAL, célebre Actrice.

UN GASCON.

La Scene se passe dans le foyer de la Comédie Françoise.

Digitized by Google

PRÉFACE
DE L'ÉDITION DE 1693.

Voici une Comédie dont le sort a été assez bizarre. Elle fut sifflée à la premiere représentation ; à la seconde les sifflets se turent : on commença à la goûter ; le succès alla en augmentant. Aujourd'hui la Cour et Paris la voyent avec plaisir. Lors même qu'une Piece avorte sur le Théatre, le Parterre demande ce même *Grondeur* qu'il rebuta autrefois, et il ne se trouve plus personne qui s'ose vanter de l'avoir sifflé.

Si l'on demande comment il se peut faire qu'une Comédie soit d'abord si mal accueillie du Public, et ensuite si bien reçue, je répondrai deux choses, qui me paroissent raisonnables. La premiere, qu'il est très-difficile de bien juger d'une Piece de Théatre le premier jour qu'on la donne au Public. Tout le monde en sait les raisons. Les Acteurs ne sont pas bien assurés dans

Digitized by Google

leurs rôles. Leur mémoire est chancelante et travaille encore. L'incertitude même du succès de ce qu'ils jouent les tient un peu gênés ; et toutes ces choses ensemble font qu'ils n'osent se donner carriere dans les jeux des scenes, et s'abandonner aux gestes et aux actions qui conviennent à leurs caracteres, en quoi consistent principalement les graces des Pieces comiques. La seconde, que le Public est composé de bien des têtes, et, par conséquent, de gens bien différens. Je ne saurois croire que ceux qui ont, je ne dirai pas du goût, mais seulement de l'honnêteté, s'amusent à siffler. Cela est au-dessous d'eux. Ils sortent, quand une Piece ne les divertit pas, et n'y retournent plus : ils l'ecoutent, quand elle les divertit, et ils la vont revoir. Ainsi, soit qu'ils condamnent, soit qu'ils approuvent, leur jugement se passe sans bruit et sans éclat

Il n'en est pas de même de certaines gens qui ne vont aux Spectacles que pour donner eux-mêmes la Comédie aux autres. La plupart seroient peut-être assez capables de juger si une Piece est bonne, ou si elle ne l'est point ; mais

Digitized by Google

comme ce n'est pas pour cela qu'ils y vont, ils ne se mettent gueres en peine de l'examiner, ni d'écouter les Acteurs. Les autres vont aux premieres représentations pour y trouver quelque chose qui leur plaise; ceux-là pour y trouver quelque chose qui ne leur plaise pas. Dans cette pensée, ils observent seulement les Spectateurs; et lorsqu'ils s'aperçoivent que l'attention vient tant soit peu à se relâcher, ils saisissent ce moment qu'ils attendoient avec impatience, et se font alors un plaisir d'interrompre les autres. Quelquefois on leur impose silence, quand la Piece est bonne; et quelquefois aussi on la leur abandonne entiérement, quand elle ne l'est pas.

De-là il n'est personne qui ne voie que les différens jugemens que le Public a fait du *Grondeur* viennent de ces différens juges qui le composent, dont les uns le condamnerent, à la premiere vue, avec un peu trop de précipitation, et les autres attendirent pour se déterminer que cette Piece leur eût été représentée avec toute la vivacité de l'action, et ramenerent enfin tout le monde dans leur sentiment. Cependant, il seroit à souhaiter que ce qui est arrivé à cette Co-

Digitized by Google

médie rendît les gens un peu plus retenus à condamner les Pieces de Théatre, à leur premiere rapréſentation ; car, enfin, il est bien certain qu'il n'a pas tenu à ceux qui condamnerent celle-ci qu'elle ne tombât entiérement, et ils savent bien que s'ils en avoient été crus, le Public seroit aujourd'hui privé d'un divertissement qui a le bonheur de lui plaire.

Il n'est pas à propos de rien dire ici pour sa défense. Quand le Public a approuvé un Ouvrage, ce n'est plus l'affaire de l'Auteur. Sans cela on feroit remarquer que cette Comédie est dans toutes les regles de l'Art, qu'on y reprend un défaut, pour instruire ; qu'on en démontre le ridicule, pour divertir ; que le caractere principal est nouveau ; qu'il forme le nœud de l'action théatrale et qu'il la dénoue, que l'exposition du sujet est faite en action, et d'une maniere toute nouvelle ; que les mœurs en sont honnêtes, et qu'il n'y a rien d'indécent dans le dialogue ; mais ce sont aujourd'hui les raisons de ceux qui l'ont approuvée.

Au reste, on ne se seroit pas avisé de la faire imprimer, si beaucoup de gens ne la deman-

Digitized by Google

doient tous les jours, avec empressement. Cependant, on doit avertir le Lectenr que ceux qui ne l'ont jamais vue représenter ne doivent pas s'attendre d'être autant divertis en la lisant que ceux qui l'ont vue, parce que ceux-ci ne sauroient la lire sans rappeler dans leur esprit l'idée de l'action, qui les frappent touiours plus vivement que la simple lecture ne touchera les autres.

Digitized by Google

SUJET
DU GRONDEUR.

Le Prologue, qui se passe dans le foyer de la Comédie Françoise, est formé par un homme raisonnable, nommé Eraste, un jeune étourdi, nommé Damon, un Gascon, Licidas, Auteur, et Mademoiselle Beauval, Comédienne, et il roule sur les inconvéniens qui résultent de siffler les Pieces à leur premiere représentation, et sur la crainte où est, à cet égard, l'Auteur dn *Grondeur*, au moment où l'on va jouer sa Piece, pour la premiere fois.

M. Grichard, veuf et Médecin, de Paris, a promis de marier sa fille, Hortense, à Mondor, et son fils, aîné, Térignan, à Clarice, fille de M. de Saint Alvar. Ces quatre amans s'aiment et n'aspirent qu'au moment d'être unis; mais, changeant, tout à-coup, de résolution, M. Grichard veut épouser, lui-même, Clarice, et donner

Digitized by Google

Hortense à M. Fadel, espece d'imbécile, et beau-frere de M. de Saint-Alvar. Ce contre-tems désole les quatre amans, et Ariste, frere de M. Grichard, et qui s'intéresse autant à eux qu'il seroit satisfait de l'empêcher de faire des sottises, lui représente que son nouveau projet d'alliance en est une bien caractérisée. M. Grichard, le plus bourru des hommes, se moque des remontrances d'Ariste, et querelle impitoyablement sa servante Catau, son valet Lolive et tous ceux qui l'approchent. Il bat même son jeune fils, Brillon, qui vient lui réciter un thème, que son Précepteur, M. Mamurra, lui a dicté. Mais on profite des excès mêmes où le caractere fougueux de M. Grichard l'emporte, pour lui faire faire ce que l'on desire. Voulant le dégoûter d'épouser Clarice, on la lui fait connoître comme la plus gaie des femmes, cherchant toujours à se divertir ; et Lolive, qu'il a chassé de chez lui, se déguise en Maître à Danser, et vient lui proposer d'apprendre quelques danses, s'il veut plaire à Clarice. Il y renonce, et rompt tout engagement avec M. de Saint-Alvar. Mais on lui fait croire que Brillon, de dépit de ce qu'il l'a battu, s'est

Digitized by Google

allé engager, et qu'il doit partir le lendemain pour l'isle de Madagascar. On le menace même de l'y emmener aussi, ayant ordre de conduire des Médecins dans cette Colonie. On lui dit que l'Officier chargé de la recrue est un certain Marquis de Tissac, neveu de M. de Saint-Alvar; qu'il partage le ressentiment qu'a son oncle du refus de la main de Clarice, et que cet Officier, qui va être créé Gouverneur de la Colonie, ne peut se résoudre à rendre Brillon qu'à condition qu'on lui donnera Hortense, et que Térignan épousera Clarice. Hortense et Térignan feignent de s'en défendre. M. Grichard les y force, et, dès que les deux contrats sont signés, il apprend, avec désespoir, que le prétendu Gouverneur de Madagascar n'est autre que Mondor, et que tout a été imaginé et conduit pour le faire consentir à ces deux mariages convenables et convenus; mais que sa mauvaise humeur et sa bizarrerie avoient seules rompus, contre toute raison.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE GRONDEUR.

« LE caractere du héros ridicule de cette Comédie est du choix de mon associé, dit Palaprat, dans le Discours qu'il a placé au-devant. D'abord, sa premiere idée avoit été de faire *Le Chagrin.* Je lui représentai que ce titre étoit équivoque, et que le chagrin seroit pris pour ce qu'on entend par ces substantifs latins *mæror*, *ægritudo*, *sollicitudo*, *molestia*; d'autant plus qu'en François chagrin est le plus souvent adjectif. Il ne s'agissoit pas de peindre un homme chagrin, fâché et affligé par quelqu'accident; ce qui arrive aux plus honnêtes gens du monde, aux plus enjoués, et qui ne donne aucun ridicule, mais un homme qui n'a aucun sujet de se fâcher et qui est chagrin, hargneux, bourru et querelleur, par

Digitized by Google

tempéramment ; ce qui ne pouvoit être renfermé que dans le nom général de grondeur, sur lequel personne ne pourroit penser différemment. Nous nous déterminâmes à appeler notre Piece *Le Grondeur*. Ce titre effaroucha les Docteurs Dramatiques de ce tems-là ; et Champmêlé, qui n'étoit pas un de ceux qui avoit moins de goût, fut effrayé de ce caractere. *Quel plaisir, nous dit-il, espérez-vous que fasse un homme qui grondera toujours?* Nous eûmes beau lui parler du plaisant qu'y jettoient les oppositions ; ce ne fut que par un excès de complaisance qu il nous accorda le tems d'en entendre la lecture. Elle étoit en cinq actes. Le Grondeur ne paroissoit qu'à la fin du second, annoncé et préparé sur le grand modele de Tartuffe, qui ne vient qu'au troisieme. Je ne suis pas assez sot pour dire qu'il fut préparé avec le même art ; mais je suis assez sûr de mon fait pour avancer que nous le faisions attendre au Spectateur, avec impatience et avec plaisir, à la fois. »

« Hors l'arrivée de M. Grichard, il n'y a eu presque rien de changé au premier acte, qui est le meilleur de cette Piece, et beaucoup plus à mon

Digitized by Google

mon associé qu'à moi. Dès que le Grondeur paroissoit, on peut juger, par le plaisir avec lequel le Public le voit encore aujourd'hui, si l'on devoit être en peine du reste de la Piece. (Ceci a été écrit en 1712.) Malgré cela, Champmêlé décida souverainement, et avec presque la même hauteur d'une femme d'agioteur enrichi, il décida, dis-je, et tel fut son arrêt, que ce sujet ne pouvoit, tout-au-plus, fournir qu'une petite Piece, et que, peut-être, ce caractere seroit souffert dans une Comédie d'un acte. Quel arrêt pour deux Auteurs qui avoient travaillé, tout de leur mieux, pendant près d'un an ! Il fallut avoir recours à des médiateurs ; et, à force de négociations, tout ce que nous pûmes obtenir, par prieres, fut que si nous la réduisions à trois actes, on verroit l'effet qu'elle feroit. Mon associé y travailla, avec mes petits secours, en vint à bout, et fut obligé de faire un voyage dans sa Province. Me voilà seul maître de la Piece, et, par conséquent, les Comédiens tout-à-fait maîtres de moi, parce que je suis incomparablement plus facile, pour ne pas dire plus mou que mon camarade scénique, à qui sa fermeté à défendre ses

Digitized by Google

sentimens, par raison, a fait quelquefois donner injustement le nom d'opiniâtre. Pour moi, je suis un homme dont on a toujours bon marché; et il y a un secret sûr de me faire rendre, c'est celui de ne se rendre pas d'abord. En ce tems-là, qui est ce qu'on appelle, en langage de Spectacle, le meilleur de l'année, c'est-à-dire, dans le carnaval, le Théatre se trouva vuide et sans aucune nouveauté, au moins, comique, car on répétoit la belle Tragédie de *Tiridate*, de Campistron. Je lus *Le Grondeur*, en trois actes. Il fut accepté, plus par besoin que par choix; mais, parce que trois actes ne pouvoient pas faire un divertissement entier, (Il n'étoit pas encore d'usage de jouer une petite Piece, à la suite d'une grande, le jour de sa premiere représentation.) j'y ajoutai le Prologue des *Sifflets*, qui fut si bien reçu. Mais, en cela, je réveillai, comme l'on dit communément, le chat qui dort, s'il m'est permis de parler ainsi; et je dirai, en son lieu, comment les sifflets me firent sentir la rancune qu'ils me garderent. »

« Comme je suis facile, j'écoutois tous les avis qu'on me donnoit; et je me rendis si fort à

Digitized by Google

toutes les chicanes qu'on fit dans les répétitions qu'à force de supprimer et de retrancher, mon troisieme acte s'évanouit entre mes mains, et je me trouvai réduit à aller aux expédiens pour avoir des matériaux et de quoi en construire un, que je fis, presque tout comme on vouloit, dans la loge de cette Actrice charmante (Mademoiselle Raisin) qui jouoit le rôle de Clarice. Je fus obligé, plus par la nécessité de remplir mon acte que par la nécessité du sujet d'y mettre la scene du retour de M. Fadel avec Catau, qui lui rend ses monosyllabes. (La troisieme du troisieme acte.) Elle ne fait plus un fort grand effet aujourd'hui ; mais Guérin et Mademoiselle Beauval la jouoient d'une si grande perfection, et, pour parler ainsi, dans une harmonie si parfaite qu'elle divertissoit beaucoup, et ne duroit gueres moins que la premiere de M. Fadel avec M. Grichard, (La neuvieme du second acte.) laquelle, par les jeux, les tems et les silences des Acteurs, qui sont les grands coups de l'art, duroit trente-cinq et plus de minutes, dont j'ai eu plusieurs fois le plaisir de faire l'expérience à ma montre, quoique

Digitized by Google

cette scene ne contienne, au plus, que dix ou douze monosyllabes. J'y en ai ajouté une autre, malgré le sentiment d'un des grands maîtres du Théatres, qui paria contre moi un bon souper qu'elle ne réussiroit pas. Je laisse à penser si je gagnai ma gageure! C'est la scene où Mondor fait semblant de consulter M. Grichard, pour se tirer de l'embarras où il s'est jetté, et qui finit par ces mots : *Prenez, deux ou trois fois, seulement, aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi*, &c. (C'est la septieme scene du troisieme acte, où Mondor demande, par plaisanterie, à M. Grichard, un secret pour être moins aimé des femmes.) »

« Il arriva une chose assez bizarre à la premiere représentation de cette Piece : elle fut sifflée par le Théatre et protégée par le Parterre. (Le devant du Théatre étoit alors bordé de Spectateurs.) Si les orages de l'un ne sont pas, tout-à-fait, si violens que ceux de l'autre, il leur faut encore moins pour les exciter. Laissons à part la question auquel de ces deux endroits on juge plus sainement. Si j'étois encore Auteur,

Digitized by Google

j'aurois bientôt pris mon parti là-dessus. Disons seulement qu'en vérité, prix pour prix, il y a souvent autant de marchandise mêlée que dans le Parterre, et toujours plus de chefs de ces cabales, d'où sortent les réglemens pour la mode, de ces gens dont tout, jusqu'à des pauvretés, est une décision parmi leurs sectateurs, et que la jeunesse incertaine, qui entre toute neuve dans le monde, croit bonnement devoir prendre pour ses modeles. »

« Il plut à quelques-uns de ces modeles de venir à la premiere représentation du *Grondeur*, et de n'y pas venir de sang-froid. Il n'y eut sortes de singeries qu'ils ne fissent contre la Piece, sans malice et sans dessein, peut-être, mais par la seule gaieté qui les animoit. Tous les yeux se tournerent de leur côté. Grichard eut beau se démener; on le laissa crier tout son saoul, et l'on n'eut plus d'attention pour l'ennuyeux spectacle d'un furieux, d'un enragé : c'est ainsi qu'on l'appeloit. Le Théatre gronda, à son tour, de l'avoir payé demi-pistole, et se livra volontiers aux plaisanteries de jeunes gens enjoués,

Digitized by Google

qui vouloient l'en dédommager, et se donner *gratis* eux-mêmes en spectacle. »

« La Piece finit décriée, enfin, à un point, dans l'esprit des gens du monde, qu'à quelques jours de-là, M. Le Prince, voulant aller à la Comédie, demanda qu'on ne lui donnât pas, au moins, *Le Grondeur*, tant il en avoit ouï dire de mal. On lui représenta le tort qu'il feroit à cette Piece, et il voulut bien courir le risque de s'y ennuyer, pourvu que, par accommodement, on y ajoutât *Les Sabines*. C'est ainsi que la Cour avoit appelé *Le Ballet extravagant*. S. A. S. honora *Le Grondeur* de sa présence, à cette condition. Elle en fut très-satisfaite, et en dit tant de bien à la Cour qu'on reçut l'ordre de l'y aller jouer. Elle y réussit infiniment; et ce même Théatre, qui l'avoit vilipendée, par l'habitude outrée du François de passer d'un excès à l'autre, commença à la porter beaucoup plus haut qu'elle ne méritoit. La voilà, tout-à-fait rétablie, du côté de la gloire : elle reçut, du côté de l'intérêt un coup mortel, dont elle ne se releva plus, &c.... »

Digitized by Google

Voici quel fut le coup mortel dont Palaprat veut parler.

Le deux Freres Raisin & de Villiers, qui jouoient les principaux rôles de cette Comédie eurent ordre d'aller avec quelques Danseurs, passer le Carnaval de cette année, à Anet, où le Duc de Vendôme donnoit des Fêtes. Palaprat fut chargé de composer les Pieces et les Divertissemens qui y furent exécutés, et il nous apprend, dans ce Discours, qu'il étoit aidé pour ce travail par les conseils de l'Abbé de Chaulieu, du Marquis de La Fare, du Marquis de Dangeau, du Comte de Brionne, de Campistron, du Prince de Conti, du grand Prieur, de quelques autres personnes de la Cour, des Princes de Vendôme, des deux Freres Raisin, de Villiers et du Célebre joueur de flûte Philibert. Ces Fêtes furent très-agréables et firent beaucoup d'honneur à Palaprat, jusques dans l'esprit de Louis XIV, qui s'en fit rendre compte, et à qui on le nomma comme en étant l'Auteur et l'Ordonnateur.

Digitized by Google

« Mais l'absence des trois principaux Acteurs du *Grondeur* fit perdre à cette Piece, dans la fureur où tout Paris étoit pour elle, les cinq meilleures représentations de toute l'année; celles des jours gras, continue Palaprat dans son Discours. On la reprit le jour des cendres, jour où le Spectacle est peu fréquenté, parce que les femmes sont fatiguées des jours précédens. De plus, elle eut affaire à un *Arlequin Esope*, des Italiens, monstre comique, composé, comme une autre chimere, de plusieurs monstres ridicules et de tous les plus bas grotesques. (Cet *Arlequin Esope*, en cinq actes et en vers libres, étoit de Le Noble, et il fut représenté au Théatre Italien, dans le même mois de Février 1691.) Cette concurrence n'est gueres plus honorable pour *Le Grondeur* que ne le fut autrefois celle de la *Phédre* de Pradon pour la *Phédre* de Racine. Ce malheureux *Esope* ne laissa pas d'achever de couler à fond notre pauvre Comédie. De sorte qu'on peut dire d'elle, par rapport aux louanges qu'on lui a données, et qu'on lui donne

Digitized by Google

encore tous les jours, qu'elle ressemble à *L'Hécyre* de Térence, puisqu'à sa premiere réprésentation et à sa reprise elle a eu l'affront de se voir abandonnée pour des Pantomimes et des Danseurs de Corde. »

« Le plus grand succès du *Grondeur*, à le prendre dans le sens utile où le prennent les Poëtes, n'a donc jamais été dans sa nouveauté, et au profit de ses Auteurs. Mais on diroit que c'est depuis, à force de gloire, que le Public a voulu nous dédommager de l'intérêt. Il n'y a gueres eu de Piece qui ait fait une si grande et constante fortune. Je ne compte pas pour beaucoup de l'avoir vu jouer dans les Provinces, et que l'on y rioit, malgré la stupidité et la barbarie des Comédiens, qui la défiguroient; mais d'avoir vu un tems, très-considérable, à Paris, où toutes les fois qu'une Piece nouvelle tomboit, ce qui arrivoit souvent, *Le Grondeur* étoit demandé à grands cris, et il falloit le donner, comme s'il avoit été fait pour calmer les tempêtes et réconcilier le Théatre avec le Parterre, quand une Piece

Digitized by Google

nouvelle l'avoit mis de mauvaise humeur. Semblable à ce météore brillant dont on voit toujours avec plaisir les vives couleurs, après un noir orage. »

« Il me seroit bien aisé de faire ici des remarques sur cette Piece, et de les faire même avantageuses, sans blesser la modestie, en jettant les plus beaux endroits sur mon associé; mais tout le monde la sait aujourd'hui par cœur, et, si l'on en excepte les Ouvrages divins de Moliere, il n'y a pas eu de Piece depuis *Patelin premier*, je veux dire ce fameux *Patelin*, du tems de Charles VIII, qui ait donné naissance à plus de Proverbes; preuve toujours certaine de la bonté d'un Ouvrage. Ce seroit donc aujourd'hui autant d'inutilités que de parler de son caractere, de la maniere théâtrale, comique et toute neuve dont il est exposé, et de la maniere vive et plaisante dont il est soutenu, par-tout, jusqu'à la fin; des mœurs qui y régnent, du vice, insupportable à la Société civile, que l'on y corrige, de la vérité qui y est enseignée, des fréquens

Digitized by Google

sujets de rire qu'il y a, sans que la plus délicate pudeur puisse s'en alarmer; des traits nouveaux dont elle est semée, même sur les Médecins, matiere qui sembloit avoir été épuisée par Moliere. »

» Mais j'avoue que je suis bien fâché de ne pouvoir faire Juge le Public du sentiment, ou, peut-être, de l'erreur où j'ai toujours été que cette Piece étoit infiniment meilleure en cinq actes. Je l'aurois fait imprimer de cette façon, si une Personne, qui m'est chere, ne m'avoit rendu, pendant que j'étois en Italie; le même bon office que la niece de D. Quichote lui rendit, en jettant au feu tous ses Livres de Chevalerie. La Personne dont je parle, craignant, peut-être, que la passion de corriger les mœurs ne me menât aussi loin que celle de réparer les torts avoit mené ce pauvre Chevalier, fit, en mon absence, un abattis entier et une déconfiture générale de tous les papiers où elle trouvoit les mots d'Actes et de Scenes; et, par là, je me trouvai hors de portée, à mon retour, quand j'en aurois eu

Digitized by Google

quelque démangeaison, de travailler sur mes vieilles folies...... Je crois bien qu'en cela, il m'a été rendu un bon service, &c.... »

Les Freres Parfaict rapportent, dans leur *Histoire du Théatre François* que l'Abbé de Brueys avoit une prédilection marquée pour *Le Grondeur*, et qu'étant un jour avec Palaprat, dans une Compagnie où quelqu'un vint à parler de cette Comédie et à en faire l'éloge, Brueys répondit, vivement : *Lé Grondur, c'est uné vonné Piécé ! Lé prémier até est écélent : il est tout dé moi ! Lé sécond, coussi coussi ; Palaprat y a trabaillé. Pour lé troisiémé, il né baut pas lé diavlé. Jé l'abois avandonné à cé varvouillur.... Lé couquis !* reprit Palapart, *il mé pouillé tout lé jour dé cétté façon, et mon chien dé tendré pour lui m'empéché dé mé fâcher !* Les Freres Parfaict ajoutent que « ce jugement de Brueys, à la tournure Gasconne près, est très-judicieux ; que le premier acte du *Grondeur* est admirable ; que le second lui est inférieur, et même qu'il s'y trouve des scenes un peu traînantes, et qu'à l'égard du troisieme, il est

aisé

aisé de s'apercevoir qu'il a été fait morceau à morceau ; mais que, cependant, le tout ensemble compose une bonne Piece, faite pour les mœurs, où elles se trouvent respectées, tant par le fonds que par les expressions, et que c'est une des meilleures Comédies qui aient paru au Théatre, depuis celles de Moliere. »

Le Chevalier de Mouhy nous apprend, dans son *Abrégé de l'Histoire du même Théatre*, que « ce fut Raisin, l'aîné, qui joua d'original le rôle de M. Grichard ; que, lorsqu'il l'eût quitté, Guérin, qui avoit joué d'abord celui de M. Fadel, prit celui du Grondeur, qui fut rempli, ensuite, par Du Chemin, et qui l'est actuellement par M. Des Essarts ; » et il ajoute que « ce principal rôle a toujours été parfaitement rendu par ces différens Acteurs. »

Fagan a donné au Théatre François, en 1734, une Comédie, en un acte, en prose, intitulée *La Grondeuse* ; mais dont le sujet n'a rien de commun avec celui du *Grondeur*, de

Digitized by Google

Brueys et Palaprat. Le caractere du principal personnage de ces deux Pieces est même fort différent dans les deux, et cette différence n'est point du tout à l'avantage de la Piece de Fagan.

Digitized by Google

LES SIFFLETS, PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LICIDAS.

DAMON.

Vous vous défendez mal, avouez-le entre nous ?

LICIDAS.

J'ai quitté le métier.

DAMON.

La défaite est mauvaise;
Je sais que le Grondeur est encore de vous.

LICIDAS.

De moi, Monsieur ? à Dieu ne plaise !

Digitized by Google

SCENE II.

ÉRASTE, DAMON, LICIDAS.

ÉRASTE, *à Damon.*

Toujours aux nouveautés on vous voit le premier;
N'avez-vous rien appris de celle qu'on nous donne?

DAMON.

J'ai vu des gens qui sortoient du Cormier,
Et qui disoient entr'eux qu'elle étoit assez bonne.

LICIDAS.

Partisans de l'Auteur, qu'il venoit d'engager
Par un repas....

DAMON, *l'interrompant.*

Rayez cela de vos tablettes,
Monsieur l'Auteur vous-même: est-ce que les Poëtes
Donnerent jamais à manger?
Sur cet article seul on les voit toujours sages.

ÉRASTE.

Mais le desir de faire approuver ses Ouvrages....

DAMON, *l'interrompant.*

Ce n'en est gueres le chemin:
Il ne faut point chercher des flateurs dans le vin;
La Comédie en fait l'expérience,
Et l'on n'a pas connu ses intérêts
En la plaçant entre deux cabarets.
Il revient du Cormier, il sort de l'Alliance
Fort peu d'approbateurs, et beaucoup de sifflets.

Digitized by Google

LICIDAS.

C'est là que les ligues formées
Ayant élu pour chef quelque siffleur bannal,
N'attendent que le signal
Des chandelles allumées,
Pour donner au Théatre un assaut général.

ÉRASTE.

Eh! Monsieur Licidas, parlons sans passion,
Souvent toute autre chose excite la tempête!

LICIDAS.

Les Dimanches sur-tout.

ÉRASTE.

Ah! pour les jours de fête
Je n'en serois pas caution.
Mais ordinairement comptez que cette guerre
Naît d'un légitime courroux;
Dans ce formidable Parterre,
D'où partent les plus rudes coups;
On trouve toute la justesse,
Tout le bon sens, tout le bon goût,
Tout l'esprit, toute la finesse
Et toute la délicatesse
Qu'on demande aujourd'hui pour bien juger de tout:
Enfin presque toujours la raison, la justice
Au murmure public ont la meilleure part.

LICIDAS.

Et quelquefois aussi l'envie et le caprice.
Échouer par chagrin, réussir par hasard,
Est le destin commun aujourd'hui des Spectacles:
On en verra bien peu désormais résister

Digitized by Google

A ce cruel destin, à moins de grands miracles,
On n'y va plus pour écouter;
Les jeunes gens y vont traiter de leurs affaires,
Faire assaut de tabac, troquer des tabatieres,
S'informer du bon vin. Fi! se laisser toucher
A des plaisirs si secs, sent trop la vieille mode.
Par habitude encor le monde y va chercher,
Hors le Spectacle seul, tout ce qui l'accommode.
Celui-ci, qui lui donne à souper chez Lami;
Celui-là, sa maîtresse, et l'autre son ami,
Qui fait en l'abordant, par sa voix, par son geste,
Un bruit qui force enfin les gens à décamper,
En louant, en secret, l'écornifleur modeste,
Qui n'y vient chercher qu'à souper.
Ce sont caquets, fracas, qui jamais ne finissent.
Jugez si c'est par-tout un tumulte achevé:
Les lieux que les femmes remplissent
Sont ceux où le silence est le mieux observé!

DAMON.

Aux loges, aux balcons quelquefois il se passe
Des scenes....

LICIDAS.

De tout tems les femmes ont parlé:
C'est un point sur lequel on doit leur faire grace.
Il est vrai, quelquefois l'Acteur en est troublé;
Mais on les voit, au moins, qui demeurent en place.

DAMON.

Graces à la Crosnier, qui les enferme à clé!

LICIDAS.

Pour le repos public, Dieu veuille qu'on en fasse

Digitized by Google

Au premier jour autant de tous ces esprits vifs,
Changeant aussi souvent de lieu que de grimace!
Sur ce vaste Théatre ils se trouvent captifs;
C'est pour leur promenade un trop petit espace.

DAMON.

S'imaginer aussi de les rendre attentifs
A vos Pieces à la glace,
C'est terriblement se flater!

LICIDAS.

Faut-il encor le répéter?
Le Spectacle est perdu, vous dis-je.

DAMON.

Mais...

LICIDAS, *l'interrompant.*

De grace,
Y voyez-vous venir quelqu'un pour écouter?
On y vient pour fronder, pour tailler tout en pieces;
On voit de ces frondeurs un peloton mutin,
Qui....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Croyez-moi, Monsieur, donnez de bonnes Pieces,
Je vous réponds de leur destin.

LICIDAS.

En ce tems l'entreprise est grande;
Et l'on ne peut ainsi parler
Tant que l'on n'aura pas défendu de siffler,
Sur peine d'une grosse amende.

DAMON.

Oh! je ne doute point que vous ne trouvassiez
Cette amende fort équitable;

Digitized by Google

Et sur-tout si le tiers en étoit applicable
Aux Auteurs disgraciés !
Vos plaintes là dessus sont de pures chimeres ;
Rien ne tient mieux les gens dans leur devoir.
Écoutez-moi, vous allez voir
Si les sifflets sont nécessaires.
Chez un marchand moins riche en bijoux qu'en caquet,
L'un près de l'autre un jour se rencontrerent
La Trompette et le Sifflet,
Qui sur le pas d'abord se querellerent.
Leur procédé fut violent,
L'un est traître et moqueur, l'autre fiere et bruyante.
Sans la présence du Marchand
Leur querelle eût été sanglante.
La Trompette, bravant d'un ennemi si vain
Le ridicule orgueil et l'impuissante rage,
Crut avoir tout l'avantage
D'une géante contre un nain.
« Oses-tu, disoit-elle, au plus beau de mon regne
» De ton mérite au mien faire comparaison ?
» Es-tu jusqu'à ce point dépourvu de raison,
» Vil instrument que l'on dédaigne,
» Qui serois ignoré de tous,
» Sans les criminels rendez-vous
» Où tu servois jadis dans l'horreur des ténebres ?
» Aujourd'hui le Pont-Neuf jouit d'un plein repos.
» Trop de catastrophes célebres
» Ont servi de pompes funebres
» Aux prouesses de tes héros.
» Si tu prends désormais ces manieres mutines,

Digitized by Google

» Vois en moi qui te châtîra.
» Es-tu si glorieux parce qu'à l'Opéra
» Tu fais mouvoir des façons de machines ?
» Je vois bien ce qui t'a gâté,
» Ce sont les airs d'autorité
» Qu'on te souffre à la Comédie.
» Les tours que tu fais là te paroissent galans ;
» Mais regarde de quelles gens
» Ton insolence est applaudie.
» Moi, je fais mon devoir toujours près des guerriers,
» Je leur fais moissonner des forêts de lauriers,
» Je ramene, j'excite un languissant courage,
» On me doit des hauts faits qu'on ne peut oublier.... »
« N'as-tu, pour tout avantage,
» Autre chose à publier, »
Répartit le Sifflet, d'un air assez tranquille ?
« Avec un mot, je veux t'humilier.
» Dans le camp des François, instrument inutile,
» De leur haute valeur tu n'es que le témoin ;
» D'exciter leur courage a-t-on quelque besoin ?
» Crois-moi, rabaisse un peu de ce ton de tonnerre,
» Tu n'auras pas long-tems matiere à tes discours :
» Eh ! fanfaronne ! la guerre
» Ne durera pas toujours.
» Nos victoires sont trop complettes
» Pour ne voir pas, dans peu, tout calme, ou tout soumis.
» A quoi servirez-vous alors, pauvres trompettes ?
» La France au premier jour sera sans ennemis,
» Et jamais sans mauvais Poëtes. »
Pendant ce plaisant démêlé

Digitized by Google

Le Marchand, par plaisir, ayant dissimulé,
A la fin éclata de rire.
Pour mettre toutefois la paix dans sa maison :
« Je suis fâché, dit-il, Trompette, de vous dire
» Que le Sifflet a raison :
» Vous nous contez des sornettes,
» Quand vous faites sonner si haut vos grands emplois.
» Depuis un certain tems je débite en un mois
» Beaucoup plus de Sifflets qu'en deux ans de Trompettes.
» Il vous dit vrai, bientôt vous serez au filet ;
« La paix vous rendra muette :
» On ne conservera que la douce Musette,
» Le Hautbois et le Flageolet,
» Pour chanter les amours sur les bords de la Seine ;
» Et le redoutable Sifflet,
» Pour corriger les abus de la scene.... »
(*A Eraste.*)
Ces vers vous plaisent-ils ?

LICIDAS.

Si....

DAMON, *l'interrompant.*

Mon intention
Est de savoir comment Éraste les regarde.
Pour vous, Monsieur, je n'ai garde
De vous faire jamais pareille question...
Mais on va commencer. Voici l'instant fatal ;
Et je vois dans cette coulisse....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Qui ?

DAMON.

Mademoiselle Beauval.

Digitized by Google

ÉRASTE, *apercevant Mademoiselle Beauval.*

En écharpe une telle Actrice !

Ne joûroit-elle point ?

DAMON.

J'en augurerois mal !

ÉRASTE.

Il faut que sur ce point elle nous éclaircisse.

SCENE III.

Mademoiselle BEAUVAL, DAMON, ÉRASTE, LICIDAS.

Mademoiselle BEAUVAL, *à part.*

Creve plutôt l'Auteur de la frayeur qu'il a !
Renvoyer ce beau monde-là ?
Vraiment nous aurions bonne grace !
Rendre un double ! encor moins !... Qu'il compte sur cela !

ÉRASTE.

De quelle bonne humeur aujourd'hui vous voilà !

Mademoiselle BEAUVAL.

Vous ririez trop, Messieurs, de voir ce qui se passe.
L'Auteur de cette Piece, orgueilleux, confiant,
(Comme ils sont tous) gardant pour lui seul son estime,
S'applaudissant toujours, et toujours décriant
Tout ce qui ne vient point de son esprit sublime,
Idolâtre éternel de ses productions,

Digitized by Google

Traitant tous les Auteurs près de lui d'Allobroges ;
Au Grondeur chaque jour ajoutoit des éloges.
Il le falloit entendre aux répétitions,
Prôner sa Comédie, élever ce chef-d'œuvre ;
Il nous alloit tous enrichir.
De ce matin, plus humble, et cherchant à gauchir,
Le Parterre lui semble aspic, serpent, couleuvre ;
Dans son premier courroux difficile à fléchir,
L'affronter est, dit-il, une terrible chose.
Combattu, mais trop tard, par ces réflexions,
Je viens de le laisser dans les convulsions.
On doit aux violons cette métamorphose,
Qui, du premier coup d'archet,
L'ont rendu sourd et muet.
D'abord, il regardoit allumer les chandelles,
Sans trop paroître se troubler ;
Mais la toile levée, on l'a vu chanceler,
Rougir, pâlir, céder à ses frayeurs mortelles :
La peur entiérement a troublé son esprit,
Il extravague et ne sait ce qu'il dit.
Quoi qu'on lui représente, il raisonne pantoufle ;
Sa Comédie en poche, il tremble et n'entend rien.
Nous ne la savons pas, cependant, assez bien
Pour la jouer sans qu'on nous soufle :
Nous sommes bien embarrassez.
Je n'ai vu de mes jours une chose pareille....
(*A Licidas, qui rit.*)
Ne riez point, autant vous en pend à l'oreille ;
Depuis assez long-tems vous nous en menacez.

LICIDAS,

Digitized by Google

LICIDAS.

Peut-on vous écouter sans un plaisir extrême?
Votre récit a tant d'appas
Que je veux aller voir moi-même l'embarras
D'un homme jusqu'ici trop rempli de lui-même.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

DAMON, ÉRASTE, Mademoiselle BEAUVAL.

DAMON.

Je confesse, pour moi, que j'en ris de bon cœur!

ÉRASTE.

Pour moi, sans connoître l'Auteur,
J'ai pitié de sa confiance,
Et j'estime beaucoup sa peur.
L'une de l'amour-propre est une douce erreur,
L'autre un effet de la prudence.
Cette peur le rendra plus sage à l'avenir.

SCENE V.

LE GASCON, Mademoiselle BEAUVAL, DAMON, ÉRASTE.

Mademoiselle BEAUVAL, *au Gascon.*

Vous ne pouviez, Monsieur, plus à propos venir.
Qui peut mieux qu'un Gascon, en fait de hardiesse,
Mener les gens tambour battant?

Digitized by Google

LE GASCON.

(*A Damon.*) (*A Eraste.*)

Parlez... Ah! té boilà? Serbitur... Hé vien, qu'est-ce?
S'agit-il donc ici d'un exploit important?

Mademoiselle BEAUVAL.

D'encourager l'Auteur.

LE GASCON.

Qu'est-cé donc qu'il craint tant?
Qué l'on n'accompagné sa Piécé
Dé quelqué concert éclatant?

Mademoiselle BEAUVAL.

Vous voilà dans le fait, sans que je vous l'explique.

LE GASCON.

J'entends les gens à démi mot.
Eh! donc dé s'en fâcher l'Auteur est il si sot?
« Cet homme assurément n'aimé pas la musique. »
Vagatellé: cela doit-il bous ralentir?
Nous sommés quelqués vonnés lames
Qui férons un orchestre a bous vien dibertir!

Mademoiselle BEAUVAL.

Quoi?

LE GASCON.

Céla bous déplaît?

Mademoiselle BEAUVAL.

Oui, beaucoup, sans mentir!

LE GASCON.

Ah! jé n'ai su jamais rien réfuser aux Dames;
Et si bous m'en priez, jé puis bous garantir....

DAMON, *l'interrompant.*

Tu connois les auteurs de ces nobles aubades?

Digitized by Google

LE GASCON.

Si jé les connois ! Ils sont tous
Mes amis et mes camarades.
C'est uné gloiré parmi nous
D'inventer sur cé point quelqué modé noubélle ;
L'un fait vien lé hautvois, l'autré lé chaudronnier.

DAMON.

En cet art, Dieu merci ! tu n'es pas le dernier?

LE GASCON.

Ah ! c'est en quoi, sans banité, j'esselle ;
Jé fais faire un sifflet, tout nuf, sur cé modéle.
(*Montrant un monstrueux sifflet.*)

Mademoiselle BEAUVAL.

Celui-là suffisoit ; on n'en sauroit trouver
De meilleur pour jouer long-tems le premier rôle.

LE GASCON.

Jé crois pourtant l'user dans cet hiver,
Si la Troupé nous tient parole.

ÉRASTE.

Comment ?

LE GASCON.

Né nous promet-on pas
Dés noubeautés dé touté sorte ?
Comiqué, sériux, tout franchira lé pas !

ÉRASTE.

Mais si ces nouveautés étoient bonnes ?

LE GASCON.

N'importe !

ÉRASTE.

Quelle façon de décider !

De bonne foi, je m'étonne
Que l'on trouve plus personne
Qui veuille se hasarder.
Pour s'exposer sur la scene
Il faut être avéré fou;
C'est s'aller rompre le cou:
La chûte est toujours certaine.
Cependant, vous rebutés
Tel, à force de vous craindre,
Qui pourroit un jour atteindre,
Peut-être aux grandes beautés.
Vous sifflez d'une maniere
A désespérer les gens.
Ou ressuscitez Moliere,
Ou soyez plus indulgens.

DAMON, *au Gascon.*

Contre cette raison tu ne peux te défendre !

Mademoiselle BEAUVAL, *au Gascon.*

Ferons nous pour vous vaincre un effort superflu?
Daignez tranquillement aujourd'hui nous entendre.

LE GASCON.

Joûrez-bous?

Mademoiselle BEAUVAL.

Oui, Monsieur.

LE GASCON.

C'est un point résolu....
Cetté Piécé d'avord sur son nom m'a déplu.

Mademoiselle BEAUVAL.

Quoi! vous ne voulez pas vous rendre?

Digitized by Google

LE GASCON.

Écoutez ; sur cé nom jé suis botre balet :
A plus qué dés récits d'un modesté sifflet,
Et bous et botre Auteur bous débiez bous attendre ;
On en préparoit un chœur
Au seul titré dé Grondeur.
Il né promet rien d'agréable,
Rien qué dé tintamarre un ennuyeux tissu :
Jé lé conçois ainsi. Mardi ! jé suis un diavle,
Jé né démords jamais dé cé qué j'ai conçu ;
Dans tout notre Armagnac on connoît ma constance,
Sur lés bords dé Garonne, à Foix, à Tarascon,
Ma fermété passe touté croyance.
Cépendant jé mé rends à bous, par complaisance.

Mademoiselle BEAUVAL.

Je vous suis obligée.

LE GASCON.

Au moins, point dé Gascon :
En cé cas, sans quartier la guerré récommence,
Non par aucun chagrin. Pourquoi sé gendarmer,
Boyant qué nous faisons lé bif des Comédies ?
Qué Gascons, brais ou faux, ont lé don dé charmer.
Pardi ! l'on doit vien nous aimer,
Puisque l'on aimé tant nos maubaisés copies !
Mais la bariété fut toujours dé mon goût,
Et dépuis certain tems jé né bois autré chose
Qué Gascons là, Gascons ici, Gascons par-tout.
Eh ! bertublu ! cela mé... pousse à vout !
Qué la Gascogne, au moins, pour un tems sé répose ;
J'en suis las.

Digitized by Google

Mademoiselle BEAUVAL.

On n'en fait aucune mention,
Je vous jure, Monsieur, dans la Piece nouvelle.

LE GASCON.

A cetté condition,
Ba, jé prends lé Grondeur sous ma protéssion.

Mademoiselle BEAUVAL.

Je vais dire à l'Auteur cette bonne nouvelle.

(Elle sort.)

SCENE V.

ÉRASTE, DAMON, LE GASCON.

DAMON, *au Gascon.*

J'ADMIRE ta présomption;
Crains que le protecteur ne soit sifflé lui-même.

LE GASCON.

Qué jé tirois dé ton erreur extrême!...
Mais tu mé fais compassion.
Palasandis! jé sais qu'à ma débotion
J'aurois, en un moment, plus dé trois cents flamverges:
J'ai du crédit dans lés auverges.

DAMON.

On le sait bien; tu dois par-tout ta pension.

LE GASCON.

Qué dis-tu?

DAMON.

Que je crains pour ta commission.

Digitized by Google

LE GASCON.

Né crains rien ; dé cé pas j'y bole.
Jé l'ai promis, puis-jé m'en dispenser ?
On peut fairé commencer.
Cépendant, sur ma parole,
J'en réponds.

ÉRASTE.

La caution
Me paroît un peu véreuse ;
Et sur un tel garant je tiens l'attention
Du Public chose douteuse.

DAMON.

Sans vouloir me préoccuper,
J'attends peu d'un Auteur dont la peur est extrême ;
Mais pour l'amour de lui, du Public, de nous-même,
Je souhaite de me tromper.

Fin du Prologue.

Digitized by Google

PERSONNAGES
DE LA COMEDIE.

M. GRICHARD, Médecin.

TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, amant de Clarice.

HORTENSE, fille de M. Grichard.

ARISTE, Avocat, et frere de M. Grichard.

MONDOR, amant d'Hortense.

CLARICE, amante de Térignan.

M. FADEL, parent de Clarice.

BRILLON, second fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, précepteur de Brillon.

CATAU, suivante d'Hortense.

ROSINE, suivante de Clarice.

LOLIVE, valet de M. Grichard.

JASMIN, laquais de M. Grichard.

Un autre laquais.

Un Prévôt de Maître à danser.

M. RIGAUT, Notaire.

La Scene est à Paris, chez M. Grichard.

Digitized by Google

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement?

HORTENSE.

Nous le saurons, quand mon pere reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudroit le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer ; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir! et que je souffre dans l'incertitude où je suis!

HORTENSE.

Voici déja Catau.

Digitized by Google

SCENE II.

CATAU, TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

HÉ bien! qu'as tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar son pere étoit sorti, et Clarice n'étoit pas encore levée; mais....

HORTENSE.

Quoi! mais?

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés, ce soir, l'un et l'autre. La maison de Monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nôces.

HORTENSE, *à Térignan.*

Je vous le disois bien, mon frere.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE, *à Catau.*

Va donc voir s'il est revenu.

Digitized by Google

CATAU.

Bon ! revenu. Eh ! ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis ? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est ? et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre, ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins, seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? Ma foi ! il faudroit être bien fin. Avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere ?

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans n'y demeurent, tout au plus, que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville ; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point entendu parler de Monsieur Grichard, le médecin. Le petit Brillon, votre frere, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à sa fantaisie. Moi-même, je serois déja bien loin, si l'affection que j'ai pour vous..... Mais, voici Lolive.

Digitized by Google

SCENE III.

LOLIVE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

HÉ bien, que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si Monsieur votre pere, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible....

TÉRIGNAN, *l'interrompant.*

Eh! laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé?

HORTENSE, *à Lolive.*

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien ave Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE, *à Tarignan et à Hortense.*

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice est entré, et il n'a pas eu le tems de me parler.

TÉRIGNAN.

Digitized by Google

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit ?

LOLIVE.

Oui, Mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus ?

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart ; ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit !

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monsieur de Saint-Alvar a été sorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

CATAU.

Eh ! comment diantre le sais-tu donc ?

Digitized by Google

LOLIVE.

Oh! donne-toi patience.... (*A Térignan et à Hortense.*) Vous ne connoissez pas encore tous mes talens ! On se cache des valets, quand on a quelque secret à dire; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécille !

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Oui; et j'y ai si bien réussi que lorsque deux personnes, dont je sais les affaires, discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, et je gagerois, à leurs gestes, et à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Il est devenu fou !

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Mais, enfin, que soupçonnes-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

Premiérement, à ce que Monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monsieur Ariste.

TÉRIGNAN, *à Clarice.*

Ah ! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence !

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

Digitized by Google

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus ?

LOLIVE.

Oh! qu'oui. A peine le pere de Clarice a ouvert la bouche que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci... (*Il fait les gestes d'un homme surpris et en colere.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? Cela est pourtant plus clair que le jour ; (*Montrant Térignan.*) et Monsieur m'entend bien, assurément ?

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE, *à Hortense.*

Et Mademoiselle aussi ?

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi, (*Il refait les mêmes gestes.*) vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné et en colere de ce que Monsieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si, avec ces gestes là, il pouvoit lui dire autre chose que ceci : « Quoi ! vous » avez changé de sentiment ! que me dites-vous-là? est- » il possible ? »

TÉRIGNAN.

Que disoit à cela Monsieur de Saint-Alvar ?

Digitized by Google

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit. (*Il fait les gestes d'un homme qui fait des excuses.*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là qui sont équivoques....

CATAU, *l'interrompant.*

Point : je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc pour voir ?

CATAU.

Eh ! explique-les, toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez.. « J'en suis bien fâché je n'ai pu faire autrement ; » Monsieur Grichard l'a voulu ... » Ou bien cela pourroit encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces gestes ?

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une syllabe !

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

C'est un fou, vous dis-je ; cela ne peut être. Clarice est fille unique de Monsieur de Saint-Alvar, qui est un riche Gentilhomme, ami de votre pere ; Mondor est un homme de qualité, dont le bien et le mérite répon-

Digitized by Google

dent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés, depuis hier ; la parole est donnée, les contrats sont dressés ; il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant, tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non, mais j'ai vu ; et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Je tremble qu'il ne dise vrai !

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions ; et moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Monsieur Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon pere t'a commandé, quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colere.

CATAU, *à Lolive.*

Adieu, truchement de malheur ! Va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

(*Lolive sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice ?

TÉRIGNAN.

Moi ? non, assurément ! Il me soupçonne, au contraire, d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis ; et, pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien !

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Tant mieux ! Gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent. Les esprits à rebours, comme le sien, ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

Digitized by Google

HORTENSE.

On frappe, et même rudement. Vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera, sans doute, votre pere.... Non, Dieu merci! c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Hé bien, mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal!

TÉRIGNAN.

Ah! Ciel!

HORTENSE, *à Ariste.*

Quoi! mon oncle?

ARISTE.

Votre pere me suit; retirez-vous : laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Seroit-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout.... Eh! vîte; il vient.

Digitized by Google

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Eh ! tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis !.... Sauve qui peut !

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

BOURREAU ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin : au premier coup de marteau j'ai couru si vîte que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien ! Que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

Digitized by Google

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! donnez-vous patience ... (*A Lolive.*) Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh! mon frere, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M GRICHARD, *à Lolive.*

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh! ça, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore! tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frere, qu'il ne

Digitized by Google

raisonne pas mal; et l'on doit être bien-aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, Monsieur mon frere, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien-aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferois hacher: il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez; comment la voulez-vous?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux.... je la.... Mais voyez ce maraut-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux.... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, Monsieur le Jurisconsulte?

ARISTE.

Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois... Sachez, Monsieur le rieur, que je croyois n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh ! laissons cela, mon frere, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non ; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela je veux perdre mes gages !

M. GRICHARD.

Tu n'a pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oui, Monsieur ; Guillaume y étoit présent.

Digitized by Google

mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauroient mieux aller : cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez, sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous; et....

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le Théatre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un

qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui, peut-être, est plus incommode dans la société que tous les autres, car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup!

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrois bien savoir qui sont ces gens-là?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert!

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres les as-tu portées à la poste ? Heim ?...

LOLIVE.

Peste ! Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer !

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin ! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pieces ?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, Monsieur. Vraiement, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là !.... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui ci. Il me feroit mourir de chagrin.... (*A Lolive.*) Hors d'ici.

LOLIVE,

Digitized by Google

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi.

(Lolive sort.)

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur ! A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder ?

M. GRICHARD.

Ah ! vous voilà d'humeur à jaser ?

ARISTE.

Quoi ! vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder; ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher ?

M. GRICHARD.

Courage, Monsieur l'Avocat, contrôlez bien mes actions !

ARISTE.

Eh ! mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela ;

Digitized by Google

mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauroient mieux aller : cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez, sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous; et....

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le Théatre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un

Digitized by Google

qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui, peut-être, est plus incommode dans la société que tous les autres, car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup!

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrois bien savoir qui sont ces gens là?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert!

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

Digitized by Google

ARISTE.

Mais, pour votre bien, on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfans?

M. GRICHARD.

Cela se pourroit.

ARISTE.

Ils consentoient l'un et l'autre à votre volonté?

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire?

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix?

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciois gueres!

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

Digitized by Google

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice, que vous avez promise à votre fils ?

M. GRICHARD.

Bon ! promise.... Qu'il compte là-dessus !

ARISTE.

En conscience, mon frere, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite !.... Et croyez-vous en conscience, Monsieur mon frere, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh ! cependant !.... cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît; et je suis le maître de moi et de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frere, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire ; car si....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh ! si, car, mais.... Je n'ai que faire de vos conseils. Je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous vouliez pourtant y faire un peu de réflexion,...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore !.... Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarisse ?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan ?

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos, non plus, que je donne Hortense à Monsieur Fadel ?

ARISTE.

C'est un imbécile. J'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse ! en effet, comme vous dites.... Ainsi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein ?

ARISTE.

Très-assurément !

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé, pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien !.... C'est donc là votre avis ?

Digitized by Google

ARISTE.

Oui, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux ! j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, tout-à-l'heure, chez M. Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi ! vous allez....

M. GRICHARD, *voulant sortir, sans l'écouter.*

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême sans faute ; tenez, voyez. (*Il lui donne un papier.*)

Digitized by Google

M. GRICHARD, *prenant le papier et le lui jettant au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure ; je vous en prie !

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD, *à part.*

Eh ! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON, *à M. Grichard.*

Je vais vous le lire en françois, et puis je vous lirai le latin.... (*Lisant.*) « Les hommes.... » Au moins ce n'est pas du latin obscur, comme le thême d'hier : vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD, *à part.*

Le pendart !

BRILLON, *lisant.*

« Les hommes, qui ne rient jamais, et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui.... »

Digitized by Google

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens ! va dire à ton sot de préccepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU, *à part.*

Le pauvre enfant !

ARISTE, *à part.*

Belle éducation !

BRILLON, *pleurant, à M. Grichard.*

Oui ! oui ! vous me frappez, quand je fais bien, et, moi, je ne veux plus étudier !

M. GRICHARD.

Si je te prends !....

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin !

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé ! attends !

BRILLON.

Oui ! oui ! attends.... Qu'on m'y ratrape !.... Tenez, voilà pour votre soufflet. (*Il déchire son thême.*)

M. GRICHARD.

Le fouet, maraut ! le fouet !

BRILLON.

Oui-dà ! le fouet.... J'en vais faire autant, tout-à-l'heure, de ma grammaire et de mon Despautere !

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD.

Tu le paieras !.... (*A part.*) Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui !

CATAU, *a part.*

Voilà déja un petit Grichard tout craché !

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché !

M. GRICHARD.

Sont-ce-là tes affaires, impertinente ?

ARISTE, *à Catau.*

Mon frere a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira.... Oh ! ça, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut, mon notaire ? Serviteur..... Mais que me veut encore cet animal !

Digitized by Google

SCENE X.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA, *à M. Grichard.*

MONSIEUR....

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, Monsieur ? Vous prenez très-mal votre tems, M. Mamurra ; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit !

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé ?

MAMURRA.

Oui, Monsieur, *effugit* !

M. GRICHARD, *à part.*

Ces animaux-là ne sauroient s'empêcher de cracher du latin.... Parle françois, ou tais-toi, pédant fieffé !

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore ! Eh ! de par tous les diables ! parle françois, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collége !

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga....

Digitized by Google

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hé bien, bourreau ! dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ! ça, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle françois, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple, fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo ;* mais il n'est rien de plus dangéreux que de châtier quelqu'un sans sujet : on révolte l'esprit, au lieu de le redresser ; et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Toujours Arriaga, tête incurable ! Sors d'ici, tout-à-l'heure, et ton maudit Arriaga ; et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramenes Brillon !

MAMURRA.

Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hors d'ici, te dis-je ! et va le chercher tout-à-l'heure !

(*Mamurra sort.*)

SCENE IX.

Digitized by Google

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur!.... (*Appelant.*) Hé! Lolive! qu'on selle ma mule.... Je reviens, dans un moment, pour aller voir un malade qui m'attend.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu savois quel dessein bizarre il a formé!

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-

Digitized by Google

vous pourquoi, depuis hier, votre frere s'est mis en tête d'épouser Clarice?

ARISTE.

Peut être la beauté?...

CATAU, *l'interrompant.*

Tarare! la beauté! c'est bien la beauté, vraiement, qui prend un homme comme lui!

ARISTE.

Qu'est-ce donc?

CATAU.

Vous savez, Monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévere et rude aux domestiques, en présence de M. Grichard, afin de gagner ses bonnes graces, et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh! bien, hier au soir votre frere étoit dans la chambre de M. de Saint-Alvar; Clarice étoit dans la sienne, qui y répond: Rosine vint à faire quelque bagatelle; Clarice prit de-là occasion de gronder. M. Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement M. de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut! Sa maîtresse fit semblant de la chasser; et, depuis ce moment, notre grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

Digitized by Google

ARISTE.

Est-il possible ?

CATAU.

D'abord, il le proposa à Monsieur de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit ; à condition que M. Grichard donneroit Hortense à M. Fadel, son beau-frere, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle ?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler : elle a déja fait des plaintes à son pere qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déja concerté avec Clarice et Rosine ce qu'il y a à faire pour cela ; et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagême dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

Digitized by Google

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, *seul.*

LA maudite bête qu'une mule quinteuse ! Le vilain homme qu'un médecin hargneux ! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là ! et que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre !... Ouf ! me voilà tout hors d'haleine ; mais, Dieu merci ! c'est pour la derniere fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH ! te voilà ; je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule : ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre ! Pour récompense ils m'ont donné mon congé.

Digitized by Google

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Oui ; le médecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur !

CATAU.

J'en suis persuadée ; mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus.... Mais, avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue ; et quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vîte m'avertir.... Voici ma maîtresse.

(*Lolive sort.*)

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MON oncle et mon frere sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre pere vous propose de

Digitized by Google

vous marier avec Monsieur Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh! bien, vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau!

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécille et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de belles personnes, comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes; mais aussi, en revanche, je connois de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde; et l'avarice fait tous les jours de ces assortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation!

Digitized by Google

CATAU.

Oh! çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre pere s'opiniâtroit à vous donner à Monsieur Fadel?

HORTENSE.

Je ne sais.... mourir.

CATAU.

Mourir!

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir?

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille, qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout-à-fait de cet avis là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon pere n'est pas fait comme les autres; et si j'ai une fois consenti, te dis-je....

Digitized by Google

CATAU, *l'interrompant.*

Bon! consenti. Allez, Mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit... Mais nous n'en viendrons pas là. Laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GARRE! garre! Monsieur Grichard. Garre! garre!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE.

Non; Guillaume ramene sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident?

LOLIVE.

Il passoit, avec sa mule, devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis, tout d'un coup, à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi tour à droite, et Monsieur Grichard un demi tour à gauche, sur le pavé.

Digitized by Google

HORTENSE.

S'est-il blessé ?

LOLIVE.

Non. Il gronde à cette heure le barbet : vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'appréhende sa mauvaise humeur.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCENE V.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

IL a été bientôt de retour !

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre médecin ?

LOLIVE.

Non ; mais le malade s'est impatienté, et voyant que Monsieur Grichatd tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

Digitized by Google

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours.... Mais, je l'entends... Retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement ; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté.... Écoute. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

LOLIVE.

C'est assez.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH ! parbleu ! canaille ! je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien !

CATAU.

Mais aussi voyez ce maraut de voisin ! on le lui a dit mille fois.... Ce coquin ! cet insolent !... Mort de ma vie !... Monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête !...

M. GRICHARD, *à part.*

Cette fille a quelque chose de bon.... (*A Catau.*) Brillon n'est-il point revenu ?

CATAU.

Non, Monsieur.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin !... Et son animal de précepteur?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien !

SCENÉ VII.

UN LAQUAIS, M. GRICHARD, CATAU.

LE LAQUAIS, *à M. Grichard.*

MONSIEUR Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre.

(Le laquais sort.)

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

IL faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit.

Digitized by Google

SCENE IX.

M. FADEL, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à M. Fadel.*

APPROCHEZ, mon gendre prétendu.... (*M. Fadel approche lentement et avec timidité.*) Eh! approchez, vous dis-je.

CATAU, *à M. Fadel.*

Eh! mettez-vous encore plus près; vous devez savoir que Monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh! çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot?

M. FADEL.

Ouais!

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne?

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot!

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promise à un certain Mondor, qui est absent.

Digitized by Google

M. FADEL.

Voyez !

M. GRICHARD.

Mais je vous préfere à lui.

M. FADEL.

Oui ?

M. GRICHARD.

Il sera attrapé, quand il viendra !

M. FADEL.

Ah ! ah !

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui-dà !

M. GRICHARD.

Ouais ! oh ! oh ! ah ! ah ! oui ? voyez ! oui-dà ! N'avez-vous que cela à me dire ?

CATAU.

Il vous répond fort juste !

M. FADEL.

Oh ! oh !

M. GRICHARD, *à Catau.*

Oui ; mais son style est bien laconique !

M. FADEL.

La, la.

CATAU, *à M. Grichard.*

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

Digitized by Google

CATAU.

J'en sais, Monsieur, plus de quatre, qui, sans : oh! oh! oui? et ah! ah! n'auroient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortense : peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU, *à M. Fadel.*

Allez voir votre maîtresse, Monsieur oh! oh!....

(M. Grichard et M. Fadel entrent chez Hortense.)

SCENE X.

CATAU, *seule.*

A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle? Je l'empêcherai bien.

Digitized by Google

SCENE XI.

TÉRIGNAN, ARISTE, LOLIVE, *dans le fond ;* CATAU.

ARISTE, *à Catau.*

OU est mon frere ?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec Monsieur Fadel. Ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE, *dans le fond.*

Puis-je entrer ?

CATAU.

Oui ; mais dépêche-toi.

LOLIVE, *approchant.*

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

LOLIVE, *à Catau, en regardant si M. Grichard ne vient point.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien ?

LOLIVE, *montrant Ariste.*

Je l'ai mené chez Monsieur.

CATAU.

Tu as bien fait.

Digitized by Google

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que Monsieur Grichard connoisse trop ton visage ?

LOLIVE.

Lui ? depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face : il ne connoît personne.

CATAU.

Va vîte, qu'il ne te rencontre ici.

(*Lolive sort.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau.*

AH ! je respire ! Monsieur Fadel est sorti, et mon pere est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes !

TÉRIGNAN.

Comment ?

CATAU.

Vous le saurez quand il sera tems.

SCENE XIII.

M. GRICHARD, *dans le fond;* HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau, apercevant M. Grichard.*

AH ! voilà mon pere : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire ?

CATAU.

Lui ? eh ! ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé,

Digitized by Google

il ne voit, ni n'entend personne? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyions ici!

ARISTE, *à Térignan.*

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu. (*Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est toujours au fond du Théatre.*)

TÉRIGNAN.

Je n'oserois!

ARISTE, *à Hotrense.*

Vous, Hortense?

HORTENSE.

Je tremble!

ARISTE, *à Catau.*

Toi donc, Catau?

CATAU.

La peste!

ARISTE.

Mais, d'où lui peut venir cette sombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne!

M. GRICHARD, *à part, se promenant, en colere.*

C'est une chose étrange! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colere! Je suis bon pere, mes enfans me désesperent; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager!

Digitized by Google

ARISTE, *à part.*

Il faut que je l'aborde.... (*A M. Grichard.*) Mon frere, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste ?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon pere ?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monsieur ?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monsieur. Je viens de voir entrer Clarice.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Clarice !... Qu'on se retire, et vîte.... (*A Hortense.*) Allons, vous aussi. Vous m'échauffez la bile avec vos airs posés !

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

POUR vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere; puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure !

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle !

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire, moi seul, à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute!

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand, le boucher, le cordonnier, l'épicier; et malheur à qui nous fera quelque frasque!.... Mais, la voici : vous allez voir.

SCENE XV.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie que je ne puis vous l'exprimer!

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vous vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

Digitized by Google

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore ?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE, *l'interrompant.*

Comment, Monsieur, quels apprêts ? les habits, le festin, les violons, les hauts-bois, les mascarades, les concerts et le bal, sur-tout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable ?

CLARICE, *lui montrant sa robe.*

Vous voyez cet habit ? c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi ?

CLARICE.

Oui ; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi ?

CLARICE.

Oui, Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes ? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains !

Digitized by Google

M. GRICHARD, *à part.*

Elle est folle!

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin?

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit de cavalier?

M. GRICHARD, *à part.*

Elle extravague!

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous....

CLARICE, *l'interrompant.*

J'ai préparé une mascarade charmante!

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE, *l'interrompant.*

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal, sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD,

Digitized by Google

M. GRICHARD, *à part.*

Je perds patience !

CLARICE.

Que nous allons danser ! C'est ma folie que la danse.... Au moins, j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon !

M. GRICHARD.

Quatre laquais !

CLARICE.

Oui, Monsieur, deux pour vous, et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayiez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCENE XVI.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE, *à Clarice.*

MADAME, tous vos habits de masque sont au logis ; venez les voir, au plus vîte : ils sont les plus jolis du monde !

M. GRICHARD, *à Clarice.*

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier ?

CLARICE.

Oui, Monsieur.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise ?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer : elle est de la meilleure humeur du monde ; elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Eh ! Madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractere !

CLARICE.

Je le crois ; mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que les gens qui sont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayions, leur joie ou leur tristesse ; et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah ! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier !

ROSINE, *à Clarice*

Venez donc, Madame ; on vous attend avec impatience.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Adieu, Monsieur.... Je meurs d'envie de voir vos habits et les miens, et j'ai laissé au logis M. Canary qui m'attend.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE XVII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD, *à Rosine.*

Qui est-ce ce M. Canary ?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi ! Monsieur, vous allez avoir la perle des femmes ! La plupart aiment à gronder les domestiques, et à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh ! je vous réponds qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'est la meilleure des femmes ! Tenez, Monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son pere ne seroit-il pas cause?....

ROSINE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous demande pardon : il faut que j'essaie aussi mon habit de masque.

(*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE.

(Ils sont quelque tems à se regarder, sans se parler.)

ARISTE.

MON frere, hé bien ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues !

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque mystere.

ARISTE, *à part.*

Se douteroit-il qu'on le joue ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, Monsieur mon frere, que vous avez le don de raisonner toujours de travers ?

ARISTE.

Moi ?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est M. de Saint-Alvar qui fait

Digitized by Google

faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes ; et il me souvient d'avoir oui-dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danser aux nôces de sa fille.

ARISTE.

Quoi ! vous croyez...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, de ce pas, laver la tête, comme il faut, à ce vieux fou !

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

OU va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller. M. de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice ?

Digitized by Google

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc! il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre : écoutez ce qui se passera ici; et, quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frere a chassé aujourd'hui tous ses domestiques.... Mais le voici déja; allez vîte vous cacher.

(*Ariste se cache.*)

SCENE XX.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

HÉ bien, Monsieur, vous venez de chez M. de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons ; porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir....

CATAU, *l'interrompant.*

Eh ! Monsieur, cela sera inutile : si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, et cent, s'il les faut. Je connois les femmes du monde : elles n'épargnent rien pour se satisfaire ; et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup !

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine ! que ce n'est point Clarice....

SCENE XXI.

JASMIN, M. GRICHARD, CATAU.

JASMIN, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, un Monsieur vous demande.

CATAU, *à part.*

Bon ! voici mon homme.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Qui est-ce ?

Digitized by Google

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle M. Ri.... Ri.... Attendez, Monsieur, je vais encore le lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens-çà, fripon !

JASMIN, *criant.*

Ahi ! ahi ! ahi !

CATAU, *à M. Grichard.*

Eh ! Monsieur, vous lui avez arraché les cheveux ; vous êtes cause qu'il a pris la perruque : vous lui arracherez les oreilles ; et on n'en a pas pour de l'argent !

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Je te l'apprendrai.... C'est, sans doute, M. Rigaut, mon notaire ; je sais ce que c'est : fais-le entrer.

(*Jasmin sort.*)

SCENE XXII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? Peste soit des importuns !

Digitized by Google

SCENE XXIII.

LOLIVE, *en maître à danser,* LE PRÉVOT *de danse,* M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Ouais ! ce n'est point là mon homme.... (*A Lolive, qui lui fait plusieurs révérences.*) Qui êtes vous, avec vos révérences ?

LOLIVE.

Monsieur, on m'appelle Rigodon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai-je point vu ce visage quelque part ?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Hé bien, M. Rigodon, que voulez-vous ?

LOLIVE, *lui donnant une lettre, pliée en poulet.*

Vous donner cette lettre, de la part de Mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD, *prenant la lettre.*

Donnez.... Je voudrois bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre ? Voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet !.... Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *à part.*

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose !

Digitized by Google

M. GRICHARD, *lisant.*

« Tout le monde dit que je me marie avec le plus » bourru de tous les hommes : je veux désabuser les » gens ; et, pour cet effet, il faut que ce soir vous et » moi nous commencions le bal. » (*Interrompant sa lecture.*) Elle est folle !

LOLIVE.

Continuez, Monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Vous m'avez dit que vous ne saviez pas danser ; » mais je vous envoie le premier homme du monde.... »

LOLIVE, *à M. Grichard qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah ! Monsieur !

M. GRICHARD, *lisant.*

« Qui vous en montrera, en moins d'une heure, au- » tant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire... » (*Interrompant encore sa lecture.*) Que j'apprenne à danser !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD, *achevant de lire.*

« Et, si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la » bourrée. » CLARICE. (*A part, après avoir lu*) La bourrée !.... moi, la bourrée !.... (*A Lolive, avec colere.*) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici ?

LOLIVE.

Allons, Monsieur : dans un quart-d'heure vous la danserez à miracle !

Digitized by Google

M. GRICHARD, *redoublant sa colere.*

M. Rigodon ! je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques !

CATAU, *bas, à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE, *à M. Grichard, en faisant signe au Prévôt de jouer du violon.*

Allons, gai ! Ce petit prélude vous mettra en humeur.... Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelques principes ?

M. GRICHARD, *portant sa colere à l'extrémité, et montrant le violon.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux !

LOLIVE.

Parbleu ! Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez, tout-à-l'heure !

M. GRICHARD.

Je danserai, traître ?

LOLIVE.

Oui, morbleu ! vous danserez ! J'ai ordre de Clarice de vous faire danser : elle m'a payé pour cela ; et, ventrebleu ! vous danserez !.... (*Au Prévôt.*) Empêche, toi, qu'il ne sorte. (*Il tire son épée, qu'il met sous son bras.*)

M. GRICHARD, *à part.*

Ah ! je suis mort.... Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle !

CATAU, *plaçant M. Grichard à un coin du Théatre.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous-

Digitized by Google

là, Monsieur.... Laissez-moi lui parler.... (*A Lolive.*) Monsieur, faites-nous la grace d'aller dire à M. de Saint-Alvar....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici.... (*Montrant M. Grichard.*) Je veux qu'il danse!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! le bourreau! le bourreau!

CATAU, *à Lolive.*

Considérez, s'il vous plaît, que Monsieur est un homme grave!

LOLIVE.

Je veux qu'il danse!

CATAU.

Un fameux médecin!

LOLIVE.

Je veux qu'il danse!

CATAU.

Vous pourrïez devenir malade, et en avoir besoin!

M. GRICHARD, *tirant Catau à lui.*

Oui; dis-lui que, quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger, tout son saoul!

(*Catau va auprès de Lolive.*)

LOLIVE.

Je n'en ai que faire.... Je veux qu'il danse, ou, morbleu!....

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

CATAU, *à M. Grichard, revenant auprès de lui.*

Monsieur, il n'y a rien à faire: cet enragé n'entend point

Digitized by Google

point raison. Il arrivera ici quelque malheur ; nous sommes seuls au logis !

M. GRICHARD.

Il est vrai !

CATAU, *lui montrant Lolive.*

Regardez un peu ce drôle-là ; il a méchante physionomie !

M. GRICHARD, *le regardant de côté, en tremblant.*

Oui ; il a les yeux hagards !

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on ?

M. GRICHARD.

Au secours ! voisins, au secours !

CATAU.

Bon ! au secours ! Eh ! ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verroient voler et égorger avec plaisir ? Croyez-moi, Monsieur, deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sait, je passerai pour fou !

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies ; et j'ai oui-dire à M. Mamurra que lorsqu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila ; mais Hercule ne dansa pas la bourrée, et de toutes les danses, c'est celle que je hais le plus.

Digitized by Google

CATAU.

Eh! bien, il faut le dire; Monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui-dà! Monsieur. Voulez-vous les menuets?

M. GRICHARD.

Les menuets?.... Non.

LOLIVE.

La gavotte?

M. GRICHARD.

La gavotte?.... Non.

LOLIVE.

Le passepied?

M. GRICHARD.

Le passepied?.... Non.

LOLIVE.

Eh! quoi donc? tracanas, tricottez, rigodons? En voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non: je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse?

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est.... mais bien sérieuse!

LOLIVE.

Eh! bien, la courante, la bocane, la sarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

Digitized by Google

LOLIVE.

Oh ! que diantre voulez-vous donc ? Demandez vous-même ; mais hâtez-vous, ou, par la mort !....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la.... la....

LOLIVE.

Quoi ! de la.... la ?....

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur ! vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut ; ou, tout-à-l'heure, ventrebleu !....

SCENE XXIV.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

OUF !

ARISTE.

Qu'est ceci ?

M. GRICHARD.

C'est que....

ARISTE, *l'interrompant.*

Que vois-je ?

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Mon frere apprendre à danser !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut....

ARISTE, *l'interrompant.*

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit....

ARISTE, *l'interrompant.*

On se moqueroit de vous !

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre !

ARISTE.

Je ne le souffrirai point !

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable ! Je vous dis que c'est ce coquin qui me veut faire danser, par force !

ARISTE.

Par force ?

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Eh ! oui, par force !

CATAU, *à Ariste.*

Oui, Monsieur ; la bourrée !

ARISTE, *à Lolive.*

Et qui vous a fait si hardi, Monsieur, que de venir céans ?

Digitized by Google

LOLIVE.

Monsieur.... Monsieur.... j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à Mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

(Il sort avec le Prévôt.)

SCENE XXV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

OH ! je n'y puis plus tenir ! Il faut que j'aille chercher ce vieux fou de M. de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son pere et à tous ceux que je trouverai chez lui.

(Il sort.)

SCENE XXVI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti !.... Que dites-vous de Lolive ?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon !.... Oh ! pour le coup, je crois mon frere désabusé de Clarice !

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein; et c'est à quoi nous devons aller travailler, sans perdre un instant.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici ? Pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage ? Si M. Grichard revenoit....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre et te reconnoître.

LOLIVE.

Bon ! reconnoître : tu ne saurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, et porter un habit doré ; j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire ?

LOLIVE.

Bien des choses, sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vîte.

Digitized by Google

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens.

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet-de-chambre dont nous avons déja fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à M. Grichard. Il n'y a que toi qui puisse achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurois.

CATAU.

Poltron !

LOLIVE

Considere tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert a tes desseins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fievre!

CATAU.

Qu'il se la guérisse!

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme ?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse ?

LOLIVE.

Il est vrai.

Digitized by Google

CATAU.

Ne le seras-tu pas, au double, de cette seconde expédition ?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors, sans sujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'est chere.

CATAU.

Oh ! garde-la : on ne prétend pas te l'ôter; mais compte que, si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que M. Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas, tu risquerois peut-être quelques bagatelles; mais de ce côté là les coups sont incertains, et très-sûrs du côté de Mondor, aussi-bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion ... Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras; quel parti prendre ? Battu, peut-être, du côté de M. Grichard; rossé, à coup sûr, du côté de Mondor; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire,

« Des *bâtons* aujourd'hui je n'ai plus que le choix. »

Digitized by Google

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Eh ! bien, il n'y a plus à hésiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles.... Mais qui m'en sera caution ?

CATAU.

Qui ? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime ; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content ?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore !

LOLIVE.

Non, te dis-je ; donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Eh ! bien, moi.

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

(*Lolive sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

CATAU, *seule.*

Enfin voilà notre affaire en bon train; et si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.... (*Apercevant M. Fadel.*) Mais, que vois-je? ce sot de Fadel viendroit-il mettre quelque obstacle à nos desseins? Il ne m'incommodera pas long-tems, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses!

SCENE III.

M. FADEL, CATAU.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non?

Digitized by Google

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui !

CATAU.

Oui ?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais!

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie gueres !

CATAU.

Voyez !

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-dà !

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille !

CATAU.

Bon !

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot ?

CATAU.

Oh ! oh !

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas!

CATAU.

Ah ! ah !

M. FADEL,

Digitized by Google

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire, au moins!

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui!

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira!

CATAU.

Ah! ah!

(*M. Fadel sort.*)

SCENE IV.

CATAU, *seule.*

ME voilà délivrée de cet importun, Dieu merci!.... Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor.... (*L'apercevant.*) Mais le voici lui-même.

SCENE V.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

O CIEL! quel imprudence! Ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

Digitized by Google

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée ? Je ne vois ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice, à l'heure que je vous parle, et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir ; retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu ?

CATAU.

Eh ! allez, vous dis-je !

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh ! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savois que les momens me durent !

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez !

MONDOR.

Viens, au moins, bientôt.

CATAU.

Eh ! commencez par vous en aller. Mort de ma vie ! que les gens sont sots, quand ils sont amoureux ! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je !.... (*Appercevant M. Grichard.*) Mais, peste soit de vous ! Voici M. Grichard. Il nous a vus ensemble ; nous ne pouvons

Digitized by Google

l'éviter. Que ferons-nous?.... Attendez : par bonheur il ne vous connoît point; consultez-le sur la premiere chose qui vous viendra en tête. Il vous expédiera bientôt, et vous viendrez me retrouver. En tout cas, je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire, je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

SCENE VI.

M. GRICHARD, MONDOR, CATAU.

M. GRICHARD, *à Catau, en lui montrant Mondor.*

Qui est cet homme-là ? encore un maître à danser ?

CATAU.

Que dites-vous-là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable ! c'est un homme de la premiere condition, qui, sur quelque maladie extraordinaire, veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

(*Catau sort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUE demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un visage de santé !

MONDOR.

Aussi, Monsieur, ne suis je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc, au plutôt, ce que vous voulez ?

MONDOR.

Je sais, Monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique !

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

J'ignore celui de me délivrer des importuns... ¡Hé bien ? aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre?

Digitized by Google

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh ! en voilà plus de cent !

MONDOR.

J'ai oui-dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Comment diable ! pour qui me prenez-vous ?

MONDOR.

Pour un très-savant et très-honnête homme !

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh ! non, Monsieur ; graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste !

M. GRICHARD, *à part.*

Ah ! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent, à force d'être entêtées de moi : j'aime ailleurs, à la rage ! Il y a des secrets pour se faire aimer ; apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

A ces femmes qui vous aiment à la folie ?

Digitized by Google

MONDOR.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez....

MONDOR, *l'interrompant.*

Fort bien !

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois, seulement....

MONDOR, *l'interrompant.*

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi ; elles vous haïront plus que tous les diables ! Adieu.

MONDOR.

Bon !

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

M. GRICHARD, *seul.*

IL m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes ! Je suis au désespoir de la fuite de Brillon.

Digitized by Google

SCENE IX.

ARISTE, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

HE bien ? m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard ?

ARISTE.

Catau l'est allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain ?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour !

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de M. de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc !

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere. Hier vous vouliez donner Térignan à Clarice, et Hortense à Mondor ; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner votre fille à M. Fadel, et ce soir vous ne voulez faire ni l'un, ni l'autre ?

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables! non!

ARISTE.

Voilà, cependant, trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien-aise de m'être engagé, en votre présence, à partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce Seigneur malade, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son Aumônier.

ARISTE.

Mais, au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec M. de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissans amis!

M. GRICHARD.

Je m'en mocque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire, à vous-même, qu'il savoit le moyen de vous la faire tenir.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Je l'en défie!

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Pourquoi s'y mettoit-il?

SCENE X.

CATAU, *écoutant, dans le fond*; M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non; mais....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, et que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature!

CATAU, *s'approchant.*

Ah! Monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

Digitized by Google

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé ?

CATAU.

Oui, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre !

M. GRICHARD.

A la guerre ?

ARISTE, *à Catau.*

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au Sergent et au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon !

ARISTE.

Quel malheur !

CATAU.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine est un enragé ; il se fera casser, d'enrôler des garçons de quinze ans : on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandres, en Piémont, ou en Allemagne ; mais que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons ? le traître !

Digitized by Google

CATAU.

Oui, Monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! et où les mene-t-il?

CATAU, *lui donnant une carte.*

Tenez, Monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD, *lisant.*

A.... à Madagascar.... Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, Monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE, *à M. Grichard.*

C'est, sans doute, mon frere, pour cette colonie dont vous avez oui parler? Voilà un garçon perdu!

CATAU, *à M. Grichard.*

Hélas! Monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déja habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; (*En riant.*) et.... et on lui a fait apprendre à jouer du tambour... Tenez, Monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Viens, mene-moi où tu l'as vu, il faut que j'aille trouver ce Turc, et que....

CATAU, *l'interrompant.*

Gardez-vous-en bien !

M. GRICHARD.

Comment ? coquine !

CATAU.

Eh ! bien, Monsieur, vous pouvez y aller ; mais je vous avertis, au moins, de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire ?

CATAU.

C'est-à-dire, Monsieur, que ce Capitaine cherche par-tout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Des médecins ? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux !...; C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose !

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déja comme deux gouttes d'eau !

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que....

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, ils m'enrôleront : le Sergent me vouloit prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Tubleu ! voilà de terribles enrôleurs !

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à son langage on l'a pri pour un médecin ; (vous savez qu'il parle comme un fou ?) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé. Cependant, ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri d'enrôlement ?

CATAU, *bas, montrant Ariste.*

Eh ! priez Monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui ?

CATAU, *bas.*

Eh ! vraiement oui, lui ; il ne risque rien : on n'a que faire d'avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci.... (*A Ariste.*) Allez-y donc ; et, à quelque prix que ce soit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Je n'épargnerai rien, assurément, et je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

Digitized by Google

CATAU, *à Ariste.*

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi! ce Capitaine est donc ce neveu, dont il nous a si souvent parlé?

CATAU.

Oui, Monsieur; et il devoit aller prendre congé de lui: je crois qu'il y est à présent.

ARISTE, *à M. Grichard.*

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici: dans un moment je vous rends réponse.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils!

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiere d'argent: c'est un Marquis

Digitized by Google

de vingt mille livres de rente ; il a un équipage de Prince, et ses gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi !

CATAU, *à part.*

Pas tous encore.... (*A M. Grichard.*) Que je plains ce pauvre enfant !

M. GRICHARD.

Morbleu ! si ce Seigneur malade que je dois aller voir demain, étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine.... (*Voyant entrer Lolive.*) Mais que cherche ici ce soldat ?

SCENE XII.

LOLIVE, *en soldat, avec une halebarde ;* M. GRICHARD, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

AH ! Monsieur, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon ?

LOLIVE.

Brillon ? non.

M. GRICHARD, *à part, en tremblant.*

Oh ! oh ! c'est ce coquin de maître à danser.

Digitized by Google

CATAU, *après s'être approchée de Lolive, et revenant à M. Grichard.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui, Monsieur... Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebarde. Je ne suis plus Rigodon; je suis à présent M. de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD, *à part.*

La peste te crêve!

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monsieur, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD, *à part.*

Le diable t'emporte!

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur Rigodon, ou Monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vîte d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, Monsieur, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

Digitized by Google

LOLIVE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous soyiez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi ?

LOLIVE.

Vous-même, Monsieur.

CATAU, *le contrefaisant.*

Vous le prenez pour un autre, Monsieur!

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas M. Grichard ?.... (*A M. Grichard.*) Vous irez, Monsieur, d'ici à Brest dans le carrosse de mon Capitaine, et là vous vous embarquerez, en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimathias me faites-vous là ?

LOLIVE.

Galimathias, Monsieur ? N'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout-à-l'heure ?

CATAU.

Vous équivoquez, Monsieur; Monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'Aumônier de notre Régiment.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis perdu !

Digitized by Google

CATAU, *à Lolive.*

Mais c'est pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh! bien, voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays! et ce Seigneur malade, c'est le Vice-Roi de l'isle, brave homme!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu! son premier médecin, je vous en donne ma parole!

CATAU, *à M. Grichard.*

Quoi! Monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD, *à part.*

J'enrage!

LOLIVE.

Assurément, Monsieur ira! il en a donné sa parole par écrit, et mon Capitaine le fera bien marcher!

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh! je n'en puis plus. Va-t-en dire, scélérat! à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Vice-Roi et à tous les Madagascariens qu'ils ne se jouent pas à la colere d'un médecin!

LOLIVE.

Monsieur, Monsieur, vous êtes homme d'honneur; et, puisque vous vous y êtes engagé, vous irez!

M. GRICHARD.

Oui, traître! j'irai tout-à-l'heure faire assembler la Faculté!

Digitized by Google

LOLIVE.

Et moi le Régiment ; nous verrons qui l'emportera !

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confreres !

LOLIVE.

Eh ! Monsieur, si vous pouviez en emmener quelques-uns avec vous, le beau coup ! il n'en resteroit encore que trop pour Paris !

SCENE XIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires !

ARISTE.

Comment ?

CATAU, *montrant M. Grichard.*

Voilà Monsieur qui va aussi à Madagascar !

ARISTE.

Mon frere ?

CATAU.

Il s'y est engagé : on l'a surpris ; vous y étiez présent. Cet Aumonier...

Digitized by Google

ARISTE, *l'interrompant.*

Ah! je vois ce que c'est... Quelle trahison!

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monsieur? il fera fortune en ce Pays-là : on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession!

M. GRICHARD, *à part.*

Le traître?

LOLIVE.

C'est de-là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD, *à part.*

L'infame!

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la source de la casse, du sené et de la rhubarbe!

M. GRICHARD, *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce scélérat!

LOLIVE, *lui présentant la hallebarde.*

Alte là!... Adieu, Monsieur. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

JE soupçonne, Monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

ARISTE, M. GRICHARD.

ARISTE.

VOILA, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la piece qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! courage! Il est qnestion de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mene pas, Brillon et moi, à Madagascar, et la démangeaison de moraliser vous prend!

Digitized by Google

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent est inutile : aux maux sans remede, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! quel homme! Savez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam et au Monomotapa que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience? Vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il étoit question au procès d'une chevre volée!.... J'enrage quand je vois...

SCENE XVI.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TERIGNAN, *à M. Grichard.*

Mon pere, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, et de ravoir mon frere, sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

Digitized by Google

TERIGNAN.

M. de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

M. de Saint-Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce Capitaine...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Je sais qu'il est son oncle : acheve.

TERIGNAN.

Eh ! bien, il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il savoit le moyen de se venger !

TERIGNAN.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit, vous et mon frere, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRIÇHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine ? J'aimerois autant épouser l'Opera !

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire?

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice?

Digitized by Google

TERIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine?

M. GRICHARD.

Nérine, pendart! la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis?

TERIGNAN, *à Ariste.*

Mon oncle, je vous supplie... (*A M. Grichard.*) Mon pere, je vous conjure...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi, maraut! Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires!

TERIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar!

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, & tu l'épouseras!

SCENE XVII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, je vous prie de me donner mon congé!

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait ?

CATAU, *montrant Ariste.*

Est-ce que Monsieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma niece m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras !

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monsieur, ce neveu de M. de Saint-Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagascar a chargé (*Montrant Ariste.*) Monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Il est vrai, mon frere ; mais elle a quelque secrete aversion pour lui.

CATAU, *à M. Grichard.*

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui est fait à peindre ! Vous l'avez vu, Monsieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi ? et quand ?

CATAU.

Tout-à-l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter.

Digitized by Google

M. GRICHARD.

Qui, ce grand flandrin? Il est encore plus sot que Fadel; mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connoissons pas bien, et je trouve que ma niece a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre niece est une sotte.

CATAU.

Assurément, Monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion; elle est affollée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine!... Je vois ce que c'est: ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon. Ils voudroient déja nous savoir bien loin... Ah! parbleu! je ne serai pas leur dupe!... Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monsieur?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à M. de Saint-Alvar, à Clarice et à ce Marquis de se rendre ici, tout-à-l'heure.

CATAU.

J'y cours: vous les aurez dans un moment.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN.

M. GRICHARD, *à Terignan, qui fait semblant de vouloir fuir.*

OH ! ne songe pas toi, à nous échapper. Demeure là, entre ton oncle et moi, que je te voie ; et songe que si tu ne fais les choses de bonne grace, je te... Oh ! oh !

TERIGNAN.

Mon pere...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Attends-toi que je te donne à ta Nérine !

TERIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force !

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras !

Digitized by Google

SCENE XIX.

HORTENSE, CATAU, M. RIGAUT, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

CATAU, *à M. Grichard.*

M. de Saint-Alvar consent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD, *sans voir M. Rigaut.*

Ah! tu as fait venir M. Rigaut?

CATAU, *le lui montrant.*

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD, *à M. Rigaut.*

Allons, Monsieur le notaire, deux contrats: je marie Térignan avec Clarice.

M. RIGAUT.

Monsieur, ledit contrat est dressé, depuis hier: il n'y aura qu'à signer; quand les parties contractantes seront ici.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mais, mon pere, épousez Clarice, je vous en conjure!

HORTENSE, *à M. Grichard.*

Oui, mon pere, épousez-la, je vous en supplie, et ne me donnez point à ce Marquis!

M. GRICHARD.

Ah! parbleu! voici qui est drôle! je veux marier mes enfans, et mes enfans me veulent marier, moi!

Digitized by Google

M. RIGAUT.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiement! ce style est bon. Allons, Monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à M. le Marquis de... de...

CATAU, *l'interrompant.*

Attendez, Monsieur, je sais son nom et ses qualités; je vais les lui dicter.... (*Bas.*) Ne vous rendez pas au moins. (*Dictant à M. Rigaut.*) Marquis de Tissac....

M. RIGAUT, *écrivant.*

Sac....

CATAU.

Gouverneur, pour le Roi, de l'Isle de Madagascar.

M. RIGAUT, *écrivant.*

Car....

M. GRICHARD, *à Hortense.*

Entends-tu, impertinente? Vois ce que tu refuses!

HORTENSE.

Quoi! mon pere, épouserai-je un homme qui me menera au bout du monde?

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux!.... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent, tout à propos.

Digitized by Google

SCENE XX et derniere.

CLARICE, MONDOR, BRILLON, HORTENSE, MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, CATAU, M. RIGAUT.

MONDOR, *à M. Grichard, lui présentant Brillon.*

MONSIEUR, sur la parole qui m'a été donnée, de votre part, voilà votre fils, que je vous ramene, avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour... Et mon écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai, quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! va-t-en à Madagascar, toi!

BRILLON.

Mon pere, laissez-moi aller, je vous prie, avec rquis!

M. GRICHARD.

Paix, fripon !... Ne perdons point de tems ; il est tard. (*A M. Rigaut.*) Donnez, que je signe. (*Il signe.*)

TERIGNAN.

Mon pere, je vous déclare, au moins ..

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Signe seulement.

(*Térignan signe.*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller ...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Dépêche-toi !... Ah ! ah, je vous ferai bien voir que je suis le maître !

(*Hortense signe, et Clarice aussi.*)

M. RIGAUT, *présentant la plume à Mondor.*

Il ne reste à signer que M. Mondor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor ! qu'est-ce à dire ?

CATAU.

Oui, Monsieur ; voilà Mondor. C'est lui qui, par mon ordre, vous avoit enrôlés, vous et Brillon. C'est moi qui l'avois fait Marquis et Gouverneur de Madagascar. Il renonce, à cette heure, au Marquisat et au gouvernement ; il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah ! peste maudite ! je t'étranglerai !... (*A Hortense.*) Et toi, scélérate ! c'est donc ainsi...

Digitized by Google

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté! Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui : de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR, *à M. Grichard.*

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD, *l'interrrompant.*

Tatare! l'honneur, l'amour... (*A part.*) Ah! j'enrage! je creve! Me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné, de tous côtés... (*A M. Rigaut.*) Mais tu seras pendu, faussaire exécrable!

M. RIGAUT.

Ma foi! Monsieur, vous ne ferez pendre personne: ces deux contrats sont dans mon registre, par votre ordre, depuis hier; vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, *riant, à M. Grichard.*

Mon frere, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, *s'en allant.*

Morbleu! il en coûtera la vie à plus de quatre!

CATAU.

De ses malades, peut-être... Mais, allons nous réjouir, et que le Grondeur se pende, s'il veut!

FIN.

Digitized by Google

LE BALLET EXTRAVAGANT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

DE PALAPRAT;

Représentée, pour la première fois, au Théatre François, le 21 Juin 1690.

A

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ORONTE.

JULIE, sa femme.

ANGELIQUE, } leurs filles.
MARIAMNE,

TOINETTE, leur suivante.

DORANTE, amant de Mariamne.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

LA RIVIERE, valet de Dorante.

DES RONDEAUX, valet de Clitandre.

DEUX TROMPETTES.

CHRISALTE, Commissaire, ami d'Oronte.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans un des Fauxbourgs de Paris.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

LE BALLET EXTRAVAGANT.

CETTE petite Piece est toute de moi. Jamais le nom de petite Piece n'a été plus justement donné à un Ouvrage de Théatre. Je voudrois un peu, par plaisir, que quelqu'un s'imaginât que ce que j'en dis là est par modestie ; il seroit bientôt détrompé ! Je ne crois pas lui pouvoir donner une plus grande louange que de l'appeler un rien. Jamais la simplicité n'a régné mieux qu'elle regne ici. Depuis la premiere scene de Chrisalte, avec son ancien ami, jusqu'au dénouement, qu'un rien a amené et qu'un rien consomme, la folie d'une femme entêtée de mettre un Opéra sur pied fait venir l'idée à La Riviere de se servir d'une répétition de Ballet pour enlever ses filles ; et sur quoi est fondé tout cela ? sur ces mots : *Jamais*

Digitized by Google

nos Romains ne pourront enlever ces Sabines. Voilà toute la Piece.

L'idée de cette Comédie ne fut point rêvée : elle me vint, tout-à-coup, comme un éternuement. Les excellentes Actrices de l'Opéra dont on avoit chargé, avec succès, dans *Le Concert ridicule*, un air qu'elles chantoient avec tant d'applaudissemens, dans *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* (Voyez le Catalogue des Pieces de Brueys, dans le onzieme volume des Comédies du Théatre François de notre Collection), me dirent, en plaisantant, qu'il étoit juste que les Danseuses eussent leur tour. Le hasard fit que j'allai me souvenir en ce moment d'un ancien Ballet de l'enlévement des Sabines, qui avoit été dansé autrefois à Toulouse. Voilà mon parti pris. Je demandai à Champmêlé et à Roséli s'ils voudroient s'habiller en femmes. Ils y consentirent. On n'a pas oublié leur taille, et l'on se souvient encore, avec autant de douleur que de plaisir, quels Acteurs c'étoient. Mon imagination me représenta le plaisant de l'opposition des bedaines de ces deux Rois de Théatre entripaillés, à la maigreur de Raisin l'aîné et de Vil-

Digitized by Google

liers, les deux squelettes de la scene. Voilà tout le fondement de l'expédient de mon *primo zani*, de mon conducteur d'intrigue ; *jamais les Romains ne pourront enlever ces Sabines.*

Ma Piece fut expédiée en deux ou trois jours. La représentation suivit de près, et les applaudissemens accompagnerent la représentation. Cependant, comme nous n'avons jamais eu, du côté de l'intérêt, un entier bonheur ni mon associé, ni moi, dans aucun de nos Ouvrages, nos fortunes n'étant gueres moins semblables que nos inclinations, cette Piece fut donnée dans les grandes chaleurs de l'été et pendant le tems des bains. Cette occupation, autant de nécessité que de plaisir, attire tout le monde : le cours s'établit à la Porte Saint-Bernard ; ceux qui n'y vont pas pour se baigner, y vont pour se promener, et les Dames ne sont pas exemptes des railleries que la malignité des hommes leur fait, peut-être injustement, sur le choix de cette promenade. Les Spectacles sont désertés en ce tems-là. Tous ceux qui venoient au *Ballet extravagant* y rioient aux larmes ; mais le nombre des rieurs n'étoit pas grand. La Piece, suivant les

Digitized by Google

regles, ne fut jouée que neuf ou dix fois. Les Comédiens la reprirent, sur leur compte, après la Saint-Martin. Jamais je n'ai vu une fureur pareille à celle que Paris eut pour cette Piece ; et je suis bien-aise de trouver cette occasion de rendre un témoignage public du procédé des Comédiens à mon égard. Dans le tems des étrennes, on apporta chez moi un diamant de quarante pistoles, avec un billet, très-galant et très-honnête, dont je ne connus point l'écriture, et je fus plus de deux ou trois mois à savoir que cette galanterie venoit de la part des Comédiens.

Je ne m'étonne pas du prodigieux succès de cette Piece. C'étoit une imagination folle, sans bassesse et sans extravagance, de la part de l'Auteur, car il y en avoit beaucoup dans l'esprit de Julie, et le Ballet n'est pas appelé *extravagant* sans sujet. La plus grande simplicité qui ait jamais été sur le Théatre régnoit dans cette Piece ; et elle a été la source des badinages, qu'on a trouvés si bons qu'on les a vus depuis, avec plaisir, en plus de vingt Comédies. Je veux parler des plaisanteries intarissables sur l'Opéra, qu'on a répétées, toujours avec succès, non-seulement

Digitized by Google

sur le Théatre François, mais même sur le Théatre Italien, qui, de son vivant, fut toujours le singe et le copiste de ce qui avoit réussi sur la scene Françoise. Je ne dis pas que ceux qui ont si souvent et toujours si heureusement badiné sur ce riant sujet ne l'eussent fait également, quand jamais *Le Ballet extravagant* n'auroit paru. Je n'ai garde aussi de vouloir insinuer une chose dont je serois bientôt démenti par la lecture de cet Ouvrage, qui est qu'on ait rien imité de mes pensées, ni de mes traits; mais toujours me reste-t-il la satisfaction intérieure d'avoir ouvert un si agréable chemin; et, pour m'honorer ici d'une comparaison glorieuse (car nous sommes, nous, pour les grandes et magnifiques comparaisons), il me semble qu'on ne sauroit me refuser, en quelque façon, dans ce petit badinage, l'avantage incontestable qu'ont les anciens sur les modernes; je veux dire le bonheur de les avoir précédés.

Digitized by Google

SUJET
DU BALLET EXTRAVAGANT.

ORONTE, bourgeois de Paris, obligé à faire un long voyage, pendant lequel on l'a cru mort, revient, enfin, après deux ans d'absence, et, caché sous un habit d'Arménien, il se loge dans le même hôtel qu'occupe sa femme, Julie, dans un des fauxbourgs, avec ses deux filles, Angélique et Mariamne. Il veut savoir, avant de se faire connoître, comment sa famille se gouverne. Il apprend que sa femme, entêtée de la manie des Spectacles, veut former un Opéra ambulant et le conduire de Province en Province, sacrifiant sa fortune à cet emploi, plutôt que de marier ses filles, Angélique à Dorante et Mariamne à Clitandre, deux Officiers de Cavalerie qu'elles aiment, dont elles sont aimées, depuis long-tems, et que, dès avant son départ, il leur avoit destinés pour époux. Oronte se propose bien de

Digitized by Google

mettre ordre à cela, et il en confere avec un Commissaire, de ses amis, nommé Chrisalte ; mais il veut voir jusqu'où Julie portera sa folie à cet égard. Dorante et Clitandre, desirant obtenir leurs maîtresses, de quelque maniere que ce soit, font introduire La Riviere, valet de Dorante, et des Rondeaux, valet de Clitandre, chez Julie, afin de flatter sa manie, et de tâcher d'en profiter pour enlever ses filles. Toinette, suivante de Julie, est dans leurs intérêts. Elle aime La Riviere, et en est aimée ; et elle fait tous ses efforts pour engager ses jeunes maîtresses à suivre leurs amans. La Riviere imagine un moyen de faciliter cet enlévement, aux yeux même de la mere, et, qui plus est, de l'y faire participer. Il feint d'avoir composé un Ballet, dont le sujet est l'enlévement des Sabines ; et, pour le faire répéter, il fait habiller en Sabines deux Trompettes du Régiment, qui sont d'une taille monstrueuse. Dorante et Clitandre, habillés en Romains, veulent enlever ces prétendues Sabines ; mais ne peuvent y parvenir, à cause de leur poids énorme. Julie est désolée de ne pas voir la fin de ce Ballet. On lui dit que ses

Digitized by Google

filles en savent les pas ; et elle leur ordonne de le répéter, devant elle. A l'instant où cela va s'exécuter, Oronte paroît, avec le Commissaire, et s'oppose à la suite du prétendu Ballet et à l'enlévement de ses filles. Julie, qui se croyoit veuve et libre de se livrer à ses fantaisies, se trouve confondue en revoyant son époux. Dorante et Clitandre se font connoître à lui, et l'assurent de l'honnêteté de leurs intentions. Il leur pardonne leur stratagême et les unit à ses filles, et La Riviere à Toinette.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE BALLET EXTRAVAGANT.

PALAPRAT raconte lui-même tout l'historique de cette petite Comédie, dans le Discours préliminaire qu'il a placé au devant. Il y rappele l'Anecdote qui lui a fourni l'idée du dénouement du *Ballet extravagant*, et que nous avons rapportée dans sa Vie. De sorte qu'il ne nous laisse rien de plus à dire sur cette Piece, si ce n'est que les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, trouvent « qu'elle est comique et assez passablement conduite, et qu'elle mérite d'avoir été conservée au Théatre. »

C'est-là ce qui nous a engagés à la faire entrer dans notre Collection, où, d'ailleurs, il falloit bien que nous missions une Piece dont Palaprat fût seul l'Auteur, afin de faire connoître sa maniere particuliere.

Digitized by Google

Le Ballet extravagant, lors de sa nouveauté, s'étoit acquis une sorte de réputation à la Cour, selon ce que dit Palaprat, dans son Discours sur *Le Grondeur*, puisque « le Prince de Condé, voulant aller un jour à la Comédie et demandant que l'on ne lui donnât pas *Le Grondeur*, qui étoit en discrédit, dans ce tems-là, comme on lui représenta le tort qu'il feroit à la Piece en la refusant, il consentit à la voir, pourvu qu'on y ajoutât *Les Sabines*. C'étoit ainsi que l'on appeloit alors à la Cour *Le Ballet extravagant*. »

Digitized by Google

LE BALLET EXTRAVAGANT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, *en habit d'Arménien;* CHRISALTE.

ORONTE.

En un mot, mon cher Monsieur Chrisalte, depuis deux ans que vous n'avez reçu de mes nouvelles, et que je passe pour mort dans ma famille, l'entêtement que ma femme a toujours eu pour les spectacles a dégénéré en folie.

CHRISALTE.

Pourquoi donc la tant ménager? Pourquoi ce déguisement, et que ne faites-vous l'éclat qu'elle mérite?

ORONTE.

Un éclat feroit évader ces deux fripons, dont elle est la vache à lait depuis long-tems, et dont je veux me saisir aujourd'hui, si je puis.

CHRISALTE.

Et de quel droit vous en saisir?

Digitized by Google

ORONTE.

Comment! de quel droit? Il y a plus d'un mois qu'ils sont logés et nourris céans, comme de grands Seigneurs, pour leurs prétendues qualités, l'un de Maître à danser, l'autre de Musicien et de Poëte.

CHRISALTE.

Peut-être le sont-ils véritablement.

ORONTE.

Point du tout. Il y en a un au contraire que l'on soupçonne de n'être qu'un misérable valet de quelque malheureux Officier de Cavalerie, qui cherche peut-être des dupes pour faire sa Compagnie; et vous voulez que je souffre que cette folle ruine mes filles?

CHRISALTE.

Est-ce les ruiner que de les faire bien élever, que de leur donner des Maîtres?

ORONTE.

Mais ces Maîtres, supposés, lui ont mis dans la tête d'entreprendre un Opéra, pour l'aller promener dans les Provinces.

CHRISALTE.

Oh! certes.....

ORONTE, *l'interrompant.*

N'est-ce pas le grand chemin de dissiper, en moins d'une année, le peu de bien que mes travaux et mes voyages m'ont fait amasser, dans l'espérance de marier avantageusement mes filles? Hélas! vous connoissez la famille de Clitandre et de Dorante?

Digitized by Google

CHRISALTE.

Comme la vôtre. Pourquoi?

ORONTE.

Ils recherchoient mes filles : j'en étois ravi ; et, sans mon malheureux voyage...

CHRISALTE, *l'interrompant.*

Je vois bien..... Mais vous voilà de retour, à propos : vous y serez encore à tems.

ORONTE.

Je ne sais.

CHRISALTE.

Mais qui vous en a déja tant appris? et comment savez-vous que votre femme fait des dépenses & des dissipations?

ORONTE.

Il y a deux ou trois jours qu'à la faveur de mon déguisement, je loge dans cet Hôtel, avec elle. J'ai gagné un certain domestique de la maison, qui me rapporte, pour mon argent, tout ce qu'elle fait, et Toinette même, sa fille de chambre, qui ne m'avoit jamais vu, et qui est malicieuse, mocqueuse et plaisante, jugeant par la curiosité que j'ai de m'informer de ce qui se passe chez ses Maîtresses que je suis amoureux de quelqu'une d'elles, me dit, de son côté, pour se divertir de moi seulement, des choses qu'elle croit sans conséquence, et dont je ne laisse par d'en tirer de fortes.

CHRISALTE.

Toinette aime à rire, et ce valet vous trompe peut-être.

Digitized by Google

ORONTE.

Il est trop ingénu. Il m'a même averti que ces fripons ont quelques desseins d'enlever mes filles. C'est pourquoi ma résolution est prise, et je vous prie de me servir en ami.

CHRISALTE.

Quand la charge de Commissaire, que j'ai achetée depuis que nous ne nous sommes vus, ne m'auroit produit que cette occasion, je m'estimerois trop heureux.

ORONTE.

Je vous suis obligé. Voilà pourquoi j'ai souhaité que vous vinssiez ici, pour reconnoître les lieux.

CHRISALTE.

Cela est tout vu.

ORONTE.

Cette salle est commune à deux ou trois appartemens.

CHRISALTE.

Tant mieux.

ORONTE, *montrant un des appartemens.*

Voilà celui de ma femme et de mes filles.

CHRISALTE.

Fort bien.

ORONTE, *montrant un autre appartement.*

Voilà la chambre des deux fourbes en question. Ils ne sauroient nous échapper.

CHRISALTE.

Assurément; et vous pouvez, mon cher Oronte, vous reposer entiérement sur mes soins.

Digitized by Google

ORONTE.

Adieu. Laissez-moi seul. Il me semble que j'entends Toinette: elle aura peut-être quelque nouveauté à m'apprendre. Retirez-vous; c'est elle même. Si j'ai besoin de vous, je sais bien où vous retrouver.

CHRISALTE.

Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE II.

TOINETTE, ORONTE.

TOINETTE.

AH! ah! je vous retrouve toujours. Vous ne bougez donc de céans?

ORONTE.

Vous voyez.

TOINETTE.

Hé bien, ne cesserez-vous jamais d'être taciturne? Il y a pourtant dequoi se divertir mieux dans notre seul Fauxbourg que dans toute votre Arménie.

ORONTE.

Je le crois.

TOINETTE.

Courage, Seigneur D. Japhet le ténébreux! faites comme nous qui n'avons en tête que joie, alégresse, réjouissance, argent et bonne chere.

Digitized by Google

ORONTE.

Tout le monde est-il devenu fou chez vous?

TOINETTE.

Vous l'êtes bien davantage d'aller courir les mers pour quelque petit profit, très-incertain. Nous allons, nous, gagner de l'argent, sans danger, et en terre ferme.

ORONTE.

Comment!

TOINETTE.

En riant, chantant et dansant.

ORONTE.

Mais, Toinette....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Je vous trouve bien familier de m'appeler Toinette! Donnez-moi, s'il vous plaît, de la Demoiselle, gros comme le bras. J'aspire à devenir Danseuse de l'Opéra; et, si cela arrive, j'espere que nous ferons parler de nous, comme les autres.

ORONTE.

Vous vous mocquez?

TOINETTE.

Non, sérieusement. Madame Julie a fait société avec Messieurs de la Riviere et des Rondeaux. Ils vont, au premier jour, mettre un Opéra sur pied, et le voiturer de contrée en contrée. Dès ce soir, elle leur avance pour cela mille pistoles.

ORONTE.

Quoi! elle donnera mille pistoles?

Digitized by Google

TOINETTE.

Vraiment, c'est pour s'enrichir. La peste! qu'elle est fine! Que croyez-vous? elle ne fait si bien apprendre à chanter et à danser à ses filles que dans la vue de leur faire faire les premiers rôles dans son Opéra?

ORONTE.

Quelle extravagance!

TOINETTE.

C'est une adroite, vous dis-je : elle en sait bien plus long que notre pauvre défunt M. Oronte On dit que c'étoit un bon homme; mais petit génie. Pour elle, ah! ah! elle ne veut que des Danseurs et des Chanteurs pour gendres. Que cela sera joli de voir une Académie composée presque d'une seule famille!

ORONTE, *à part.*

Je l'en empêcherai bien!

TOINETTE.

Qu'avez-vous? êtes-vous jaloux de la fortune que nous allons faire? Vous y aurez votre part, si vous voulez. J'ai assez de crédit dans notre Académie pour vous y faire vendre du café.

ORONTE.

Je vous remercie.

TOINETTE.

J'y ferai joindre encore les livres et la bougie. Les arcboutans de notre Opéra ne me sauroient rien refuser.

ORONTE.

Vous pouvez donc toute chose sur l'esprit de Julie?

Digitized by Google

filles en savent les pas ; et elle leur ordonne de le répéter, devant elle. A l'instant où cela va s'exécuter, Oronte paroît, avec le Commissaire, et s'oppose à la suite du prétendu Ballet et à l'enlévement de ses filles. Julie, qui se croyoit veuve et libre de se livrer à ses fantaisies, se trouve confondue en revoyant son époux. Dorante et Clitandre se font connoître à lui, et l'assurent de l'honnêteté de leurs intentions. Il leur pardonne leur stratagême et les unit à ses filles, et La Riviere à Toinette.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE BALLET EXTRAVAGANT.

PALAPRAT raconte lui-même tout l'historique de cette petite Comédie, dans le Discours préliminaire qu'il a placé au devant. Il y rappele l'Anecdote qui lui a fourni l'idée du dénouement du *Ballet extravagant*, et que nous avons rapportée dans sa Vie. De sorte qu'il ne nous laisse rien de plus à dire sur cette Piece, si ce n'est que les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, trouvent « qu'elle est comique et assez passablement conduite, et qu'elle mérite d'avoir été conservée au Théatre. »

C'est-là ce qui nous a engagés à la faire entrer dans notre Collection, où, d'ailleurs, il falloit bien que nous missions une Piece dont Palaprat fût seul l'Auteur, afin de faire connoître sa maniere particuliere.

Digitized by Google

Le Ballet extravagant, lors de sa nouveauté, s'étoit acquis une sorte de réputation à la Cour, selon ce que dit Palaprat, dans son Discours sur *Le Grondeur*, puisque « le Prince de Condé, voulant aller un jour à la Comédie et demandant que l'on ne lui donnât pas *Le Grondeur*, qui étoit en discrédit, dans ce tems-là, comme on lui représenta le tort qu'il feroit à la Piece en la refusant, il consentit à la voir, pourvu qu'on y ajoutât *Les Sabines*. C'étoit ainsi que l'on appeloit alors à la Cour *Le Ballet extravagant.* »

Digitized by Google

LE BALLET EXTRAVAGANT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, *en habit d'Arménien;* CHRISALTE.

ORONTE.

En un mot, mon cher Monsieur Chrisalte, depuis deux ans que vous n'avez reçu de mes nouvelles, et que je passe pour mort dans ma famille, l'entêtement que ma femme a toujours eu pour les spectacles a dégénéré en folie.

CHRISALTE.

Pourquoi donc la tant ménager? Pourquoi ce déguisement, et que ne faites-vous l'éclat qu'elle mérite?

ORONTE.

Un éclat feroit évader ces deux fripons, dont elle est la vache à lait depuis long-tems, et dont je veux me saisir aujourd'hui, si je puis.

CHRISALTE.

Et de quel droit vous en saisir?

Digitized by Google

Digitized by Google

EF-D'ŒUVRE

AMATIQUE

DE

BRUEYS

ET

LAPRAT

E TROISIÈME

A PARIS

[illegible]

ORONTE.

Comment! de quel droit? Il y a plus d'un mois qu'ils sont logés et nourris céans, comme de grands Seigneurs, pour leurs prétendues qualités, l'un de Maître à danser, l'autre de Musicien et de Poëte.

CHRISALTE.

Peut-être le sont-ils véritablement.

ORONTE.

Point du tout. Il y en a un au contraire que l'on soupçonne de n'être qu'un misérable valet de quelque malheureux Officier de Cavalerie, qui cherche peut-être des dupes pour faire sa Compagnie; et vous voulez que je souffre que cette folle ruine mes filles?

CHRISALTE.

Est-ce les ruiner que de les faire bien élever, que de leur donner des Maîtres?

ORONTE.

Mais ces Maîtres, supposés, lui ont mis dans la tête d'entreprendre un Opéra, pour l'aller promener dans les Provinces.

CHRISALTE.

Oh! certes.....

ORONTE, *l'interrompant.*

N'est-ce pas le grand chemin de dissiper, en moins d'une année, le peu de bien que mes travaux et mes voyages m'ont fait amasser, dans l'espérance de marier avantageusement mes filles? Hélas! vous connoissez la famille de Clitandre et de Dorante?

Digitized by Google

CHRISALTE.

Comme la vôtre. Pourquoi?

ORONTE.

Ils recherchoient mes filles : j'en étois ravi ; et, sans mon malheureux voyage...

CHRISALTE, *l'interrompant.*

Je vois bien..... Mais vous voilà de retour, à propos : vous y serez encore à tems.

ORONTE.

Je ne sais.

CHRISALTE.

Mais qui vous en a déja tant appris? et comment savez-vous que votre femme fait des dépenses & des dissipations?

ORONTE.

Il y a deux ou trois jours qu'à la faveur de mon déguisement, je loge dans cet Hôtel, avec elle. J'ai gagné un certain domestique de la maison, qui me rapporte, pour mon argent, tout ce qu'elle fait, et Toinette même, sa fille de chambre, qui ne m'avoit jamais vu, et qui est malicieuse, mocqueuse et plaisante, jugeant par la curiosité que j'ai de m'informer de ce qui se passe chez ses Maîtresses que je suis amoureux de quelqu'une d'elles, me dit, de son côté, pour se divertir de moi seulement, des choses qu'elle croit sans conséquence, et dont je ne laisse par d'en tirer de fortes.

CHRISALTE.

Toinette aime à rire, et ce valet vous trompe peut-être.

Digitized by Google

ORONTE.

Il est trop ingénu. Il m'a même averti que ces fripons ont quelques desseins d'enlever mes filles. C'est pourquoi ma résolution est prise, et je vous prie de me servir en ami.

CHRISALTE.

Quand la charge de Commissaire, que j'ai achetée depuis que nous ne nous sommes vus, ne m'auroit produit que cette occasion, je m'estimerois trop heureux.

ORONTE.

Je vous suis obligé. Voilà pourquoi j'ai souhaité que vous vinssiez ici, pour reconnoître les lieux.

CHRISALTE.

Cela est tout vu.

ORONTE.

Cette salle est commune à deux ou trois appartemens.

CHRISALTE.

Tant mieux.

ORONTE, *montrant un des appartemens.*

Voilà celui de ma femme et de mes filles.

CHRISALTE.

Fort bien.

ORONTE, *montrant un autre appartement.*

Voilà la chambre des deux fourbes en question. Ils ne sauroient nous échapper.

CHRISALTE.

Assurément ; et vous pouvez, mon cher Oronte, vous reposer entiérement sur mes soins.

Digitized by Google

ORONTE.

Adieu. Laissez-moi seul. Il me semble que j'entends Toinette: elle aura peut-être quelque nouveauté à m'apprendre. Retirez-vous; c'est elle même. Si j'ai besoin de vous, je sais bien où vous retrouver.

CHRISALTE.

Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE II.

TOINETTE, ORONTE.

TOINETTE.

AH! ah! je vous retrouve toujours. Vous ne bougez donc de céans?

ORONTE.

Vous voyez.

TOINETTE.

Hé bien, ne cesserez-vous jamais d'être taciturne? Il y a pourtant dequoi se divertir mieux dans notre seul Fauxbourg que dans toute votre Arménie.

ORONTE.

Je le crois.

TOINETTE.

Courage, Seigneur D. Japhet le ténébreux! faites comme nous qui n'avons en tête que joie, alégresse, réjouissance, argent et bonne chere.

Digitized by Google

ORONTE.

Tout le monde est-il devenu fou chez vous?

TOINETTE.

Vous l'êtes bien davantage d'aller courir les mers pour quelque petit profit, très-incertain. Nous allons, nous, gagner de l'argent, sans danger, et en terre ferme.

ORONTE.

Comment !

TOINETTE.

En riant, chantant et dansant.

ORONTE.

Mais, Toinette....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Je vous trouve bien familier de m'appeler Toinette ! Donnez-moi, s'il vous plaît, de la Demoiselle, gros comme le bras. J'aspire à devenir Danseuse de l'Opéra; et, si cela arrive, j'espere que nous ferons parler de nous, comme les autres.

ORONTE.

Vous vous mocquez ?

TOINETTE.

Non, sérieusement. Madame Julie a fait société avec Messieurs de la Riviere et des Rondeaux. Ils vont, au premier jour, mettre un Opéra sur pied, et le voiturer de contrée en contrée. Dès ce soir, elle leur avance pour cela mille pistoles.

ORONTE.

Quoi ! elle donnera mille pistoles?

Digitized by Google

TOINETTE.

Vraiment, c'est pour s'enrichir. La peste! qu'elle est fine! Que croyez-vous? elle ne fait si bien apprendre à chanter et à danser à ses filles que dans la vue de leur faire faire les premiers rôles dans son Opéra?

ORONTE.

Quelle extravagance!

TOINETTE.

C'est une adroite, vous dis-je: elle en sait bien plus long que notre pauvre défunt M. Oronte On dit que c'étoit un bon homme; mais petit génie. Pour elle, ah! ah! elle ne veut que des Danseurs et des Chanteurs pour gendres. Que cela sera joli de voir une Académie composée presque d'une seule famille!

ORONTE, *à part.*

Je l'en empêcherai bien!

TOINETTE.

Qu'avez-vous? êtes-vous jaloux de la fortune que nous allons faire? Vous y aurez votre part, si vous voulez. J'ai assez de crédit dans notre Académie pour vous y faire vendre du café.

ORONTE.

Je vous remercie.

TOINETTE.

J'y ferai joindre encore les livres et la bougie. Les arcboutans de notre Opéra ne me sauroient rien refuser.

ORONTE.

Vous pouvez donc toute chose sur l'esprit de Julie?

Digitized by Google

TOINETTE.

Qu'est-il besoin ? Quoi ! vous croyez que ce soit elle qui soit la Maîtresse ?

ORONTE.

Et qui donc ?

TOINETTE.

Qui ? MM. des Rondeaux et de la Riviere ? Enfin, Madame Julie sera la Maîtresse pour payer seulement ; mais pour le reste, je crois, franchement, que nous le sommes tous.

ORONTE, *à part.*

Quel aveuglement !... (*A Toinette.*) Et que fait Julie à l'heure qu'il est ?

TOINETTE.

Elle est avec M. des Rondeaux, qui lui parle de Philosophie ; de Métamorphose, de vers.... Mais, je m'arrête trop, et je dois aller dans l'appartement de M. de la Riviere.... Adieu, M. de la Chocolatierè.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORONTE, *seul.*

Juste Ciel ! que dois-je faire ? Suivrai-je le transport qui m'agite ? Non ; suspendons mon ressentiment, et, puisque je me suis contraint jusques ici, allons retrouver Chrisalte, et prenons avec lui les mesures nécessaires pour empêcher ce détestable projet.... Mais que veulent ces gens ?

Digitized by Google

SCENE IV.

DEUX TROMPETTES, ORONTE.

PREMIER TROMPETTE, *à Oronte.*

SERVITEUR, Seigneur Arménien. Etes-vous François ?

ORONTE.

Selon.

SECOND TROMPETTE.

C'est-à-dire, si vous entendez notre langue ?

ORONTE.

Quelquefois.

PREMIER TROMPETTE.

Connoissez-vous quelqu'un dans ce logis ?

ORONTE.

Peut-être.

SECOND TROMPETTE.

N'est-ce pas ici que demeure une femme qui n'est pas mal folle ?

ORONTE.

Je ne sais.

SECOND TROMPETTE.

Et qui a deux filles qui ne sont pas trop sages ?

ORONTE.

Pourquoi ?

SECOND TROMPETTE.

C'est qu'ils ont à leurs trousses deux Cavaliers qui les couchent en joue.

Digitized by Google

PREMIER TROMPETTE, *à Oronte.*

Et ce sont ces deux Cavaliers que nous cherchons.

ORONTE, *lui montrant la Riviere, qu'il voit paroître avec Toinette.*

Tenez, je crois que ce Monsieur vous en pourra dire des nouvelles.... (*A part.*) C'est assurément un de mes fourbes. Retirons-nous, et faisons observer autour du logis ce qui se passera.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA RIVIERE, TOINETTE, LES DEUX TROMPETTES.

PREMIER TROMPETTE, *à la Riviere.*

Nous te trouvons, à la fin, mon Prince!

LA RIVIERE.

Pour vous servir, mes enfans.

SECOND TROMPETTE.

Il y a long-tems que nous te cherchons.

LA RIVIERE.

Il y a long-tems que je vous attends.

TOINETTE.

Qui sont ces gens-là?

LA RIVIERE.

Ce sont nos deux Trompettes, que je fais venir ici, pour nous prêter main-forte, en cas de besoin.

Nous

Digitized by Google

Nous pouvons nous confier à eux : ils sont résolus et discrets.

TOINETTE.

Bon ! des Trompettes discrets ?

PREMIER TROMPETTE, *à la Riviere.*

Sont-ce-là tes amours ?

LA RIVIERE.

N'en vaut-elle pas bien la peine ? Que t'en semble ?

SECOND TROMPETTE, *au premier.*

Allons, camarade.

LA RIVIERE.

Que voulez-vous faire ?

PREMIER TROMPETTE.

Sonner une petite fanfare.

TOINETTE.

J'ai bien affaire d'être trompettée !

SECOND TROMPETTE.

Ce sera à la sourdine ; et la serénade ne lui coûtera que bouteille.

LA RIVIERE.

J'aime mieux vous en payer six, une autre fois, et que vous ne fassiez point de bruit présentement.... (*Montrant son appartement.*) Voilà ma chambre : allez-y tous deux. Vous y trouverez vos Capitaines ; vous saurez à quoi vous leur serez nécessaires. Dites-leur que nous allons travailler pour eux, Toinette et moi, et qu'ils ne s'impatientent pas.

SECOND TROMPETTE.

C'est assez.

(*Il sort avec le premier Trompette.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

LA RIVIERE, TOINETTE.

TOINETTE.

Nos amoureux sont donc bien inquiets?

LA RIVIERE.

Ma foi! sans ma réthorique, je crois qu'ils se seroient jettés par les fenêtres.

TOINETTE.

Qu'ils s'en gardent bien! ils gâteroient leurs affaires.

LA RIVIERE.

Et encore plus leur taille. Mais, parlons sérieusement, que fait Madame Julie?

TOINETTE.

Faut-il le demander? Elle est avec M. des Rondeaux, qui l'enjeole, et qui gagne bien, je t'assure, l'argent que tu lui as promis.

LA RIVIERE.

N'est-il pas vrai que c'est un homme universel?

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connois: nous nous sommes vus en Languedoc.

LA RIVIERE.

Figures-toi donc ce que c'est qu'un Normand, nourriture de Gascogne!

TOINETTE.

Diantre!

Digitized by Google

LA RIVIERE.

Mais, que dirai-je à nos amans ? Ils sont diablement pressés !

TOINETTE.

Qu'ils se donnent patience. Ils ne peuvent voir mes jeunes Maîtresses que leur mere ne soit sortie.

LA RIVIERE.

C'est ce que j'ai tâché à leur faire entendre.

TOINETTE.

Les voilà bien malades de se contraindre un moment pour leur propre intérêt ! Nous nous contraignons bien, pour leur rendre service, depuis un mois !

LA RIVIERE.

Voilà, à-peu-près, les termes dont je me suis servi pour les persuader.

TOINETTE.

Les beaux esprits se rencontrent, comme tu vois ?

LA RIVIERE.

Tu n'en manques pas ; mais tu n'en as pas tant que moi !

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais !

LA RIVIERE.

Peu de gens m'égalent en vivacité, et si, sans vanité, je n'en fais pas trophée !

TOINETTE.

En prenant la figure d'un Maître à danser, vous n'en avez pas pris tous les appanages, et l'on voit bien que la modestie est une de vos bonnes qualités !

Digitized by Google

LA RIVIERE.

Mais, vous ironisez, la belle !

TOINETTE.

Moi? point du tout. Je dis ce que je pense.

LA RIVIERE.

Malgré votre raillerie, trouvez encore dans Paris un valet, qui pour servir son Maître, s'introduise auprès de sa Maîtresse, en qualité de Maître à danser, et qui puisse soutenir, pendant un mois, ce noble caractere.

TOINETTE.

Oh ! tant de présomption me fait perdre patience ! Diroit-on pas, à t'entendre parler, que tu sais la magie noire ? Je m'en vais parier, moi, que, si j'étois vêtue en homme, je ferois.... je ferois aussi bien que toi ton personnage.

LA RIVIERE.

Qui, toi? je voudrois bien t'y voir !

TOINETTE.

Et qu'y a-t-il en cela de difficile ? Entrer familiérement, à toute heure, chez de jolies personnes, leur faire faire deux ou trois tours dans une chambre bien parquetée, leur prendre les bras, leur mettre la main tantôt sous le menton, et tantôt sur l'épaule, marmotter un air, se dandiner, friser un pied, faire un saut, une gambade, une pirouette, une profonde révérence; dire doucereusement deux ou trois sottises, et prendre, en s'en allant, négligemment, ses billets; car, franchement, tu n'es Maître à danser que pour les billets.

Digitized by Google

LA RIVIERE.

Que tu es peste! Mais, au fonds, crois-tu que je sois le seul de la profession qui me mêle de ce petit négoce?

TOINETTE.

Eh! que non; et que ces Messieurs seroient moins dorés qu'ils ne le sont, s'il ne leur étoit jamais passé par les mains d'autres billets que ceux qui servent de marques pour leurs leçons. Crois-moi, ne te vante pas tant: des Rondeaux fait encore plus que toi, et Julie jureroit qu'il est grand Musicien et grand Poëte.

LA RIVIERE.

Belle comparaison! Pour paroître Poëte, ou Musicien il n'y a qu'à être fou, et quand on veut paroître tous les deux ensemble, il faut un peu redoubler la dose; mais pour la danse, il faut payer de sa personne, il faut être bien fait, belles jambes, beaux bras, bel estomach, bon air; enfin il faut avoir mille belles qualités, qui se rencontrent en moi.

TOINETTE.

Eh! laissons ces bagatelles pour des choses plus importantes. Clitandre et Dorante sont arrivés d'hier au soir?

LA RIVIERE.

Oui, d'hier au soir, dans l'espérance d'enlever leurs Maîtresses, comme nous leur avons mandé.

TOINETTE.

Oui; mais je ne crois pas qu'elles soient d'aussi bonne volonté que nous. Le mot d'enlévement les

Digitized by Google

effarouche, et la pudeur leur fait faire des réflexions, qui ne sont pas à notre avantage.

LA RIVIERE.

Elles n'ont pourtant point de meilleur parti à prendre; et tu dois être la premiere à les y résoudre, si tu veux conserver quelque espérance de me posséder.

TOINETTE.

Un si haut prix me feroit entreprendre des choses encore plus périlleuses!

LA RIVIERE.

La présence de leurs amans pourra les déterminer.

TOINETTE.

Je n'attends pour cela que la sortie de leur mere.... (*Apercevant Julie et des Rondeaux.*) La voici heureusement, avec des Rondeaux. Amusez-la tous deux ici. Je vais, cependant, mener ton Maître et Clitandre chez mes Maîtresses, et me joindre à eux pour tâcher de les persuader. Faites milles contes à dormir de bout à Julie; étourdissez-la de vos balivernes.... Voyez en quel danger je serois, si elle venoit à rentrer!

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

JULIE, *à la Riviere.*

J'AVOIS impatience de vous revoir, M. de la Riviere. Je veux savoir de vous si vous pouvez avoir toutes choses prêtes pour partir dans trois jours ?

LA RIVIERE.

Tout est prêt, Madame ; et il ne nous manque plus rien, que de l'argent.

JULIE.

J'attends mon Procureur, pour aller recevoir mille pistoles, que je vous mettrai aussi-tôt entre les mains. Mais avez-vous tous vos danseurs, vos chanteurs et vos symphonistes ?

LA RIVIERE.

J'ai mes principales voix. Vous avez paru satisfaite de toutes celles que je vous ai fait entendre. Quant aux chœurs, les Provinces ne nous fourniront que trop de sujets pour les remplir ; et pour des violons, et autres instrumens, il se présente à moi tous les jours dequoi peupler cinq ou six orchestres.

JULIE.

Et les habits ?

LA RIVIERE.

Je crois que nous aurons assez de ceux qui sont

Digitized by Google

déja dans ma chambre. On ne se pique pas aujourd'hui qu'ils soient entiérement neufs.

JULIE.

Nous venons présentement, M. des Rondeaux et moi, de dresser les articles de notre société : je vais vous les querir, afin que vous les examiniez.

LA RIVIERE.

Non, Madame, ne vous donnez point cette peine; je les signerai tantôt, aveuglément, après que je vous aurai donné un plat de mon métier, et que vous aurez vu le Ballet que vous souhaitez.

JULIE.

Quelque remplie que je sois des belles choses que Monsieur vient de lire, (*montrant des Rondeaux.*) je m'apprête encore à vous admirer.

LA RIVIERE.

Ah! Madame, pour Monsieur, vous ne pouvez m'en rien dire que je ne connoisse à fonds. C'est le premier homme du monde pour la composition, aussi bien que pour les paroles, et le plus beau morceau d'Opéra que j'aie jamais vu de ma vie, c'est, sans doute, son Dialogue de Pierre de Provence, avec la belle Maguelonne.

DES RONDEAUX.

Parlez de vous, M. de la Riviere, parlez de vous... (*À Julie.*) Oui, Madame, voilà le premier des génies, pour donner une cadence, des attitudes et des mouvemens à toutes choses. Il n'est pas jusques aux plus abstraites qu'il ne rende sensibles, quand il les expose sur le Théatre. Par exemple, y a-t-il rien de

Digitized by Google

plus surprenant que ce qu'il a été inventer pour mon Opéra de Clélie, dans toutes les ingénieuses entrées des habitans de Tendre, dont j'avois, tout-à-l'heure, l'honneur de vous entretenir? C'est bien autre chose vraiment que des sauts de lutins, que des tricotés de Dieux des eaux, ou des passacailles de Divinités champêtres! Grace à la sublimité de l'imagination de Monsieur, nouvelle amitié, jolis vers, billets doux, petits soins, respects, empressemens, soupirs et desirs téméraires; tout cela danse, Madame.

LA RIVIERE.

Quand il seroit vrai que j'aurois quelque talent pour cela, encore seroit-ce l'unique; mais vous Monsieur, vous joignez l'excellence de la Musique au cromatique de la Poésie.

DES RONDEAUX.

Je me mêle de trop de choses pour réussir à pas une.

LA RIVIERE.

Eh! fi, à quoi sert cette modestie? Il ne faudra, pour preuve de ce que je dis, que voir votre Opéra d'Alcmene ... (*A Julie.*) Figurez-vous, Madame, qu'il la fait accoucher sur le théatre. Jusques ici on n'a fait chanter que des amans, des furieux, des géans et des damnés, tout au plus; mais que dira-t-on, quand on entendra une femme, en travail d'enfant, exprimer, par son chant, ses douleurs et ses tranchées? Y a-t-il qu'un des Rondeaux au monde qui peut mettre en musique les cris d'une femme qui accouche?

Digitized by Google

DES RONDEAUX.

Ce n'est rien, au prix de ce que vous a fourni votre invention dans mon Divertissement des Sectes des Philosophes.... (*A Julie.*) Et vous en jugerez, Madame, quand vous verrez qu'il y fait danser les idées de Platon, et les nombres de Pytagore.

JULIE.

Eh! mon Dieu, je suis toute ravie de vous entendre. Vous méttez donc toutes choses en Opéra?

DES RONDEAUX.

Je le crois bien, Madame. Je ne veux pas qu'on sorte vuide de mes spectacles, et je prétends qu'on en rapporte autre chose que des chansons!

LA RIVIERE.

Il est vrai que rien n'affadit le cœur comme d'entendre un tas de jeunes évaporés et de femmes étourdies, qui ne font autre chose, en sortant d'un Opéra, que bourdonner: « Je vais partir, belle Hermione... » et quelque tronçon de chant qu'ils auront retenu.

DES RONDEAUX.

La Comédie se vantera d'instruire, et l'Opéra n'aura pas cet avantage? Je prétends former l'esprit et les mœurs dans les miens, et qu'on y apprenne Fable, Histoire, Science, Arts, Philosophie, Astrologie, Mathématiques et Morale.

JULIE.

Oh! que cela sera beau, et d'une grande utilité!

DES RONDEAUX.

Vous mocquez-vous? Par tout où nous établirons

Digitized by Google

notre Académie, on pourra, si l'on veut, supprimer les Colléges.

JULIE.

Est-il possible?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame, je vous soutiens qu'on n'apprend rien dans les Colléges qu'on n'apprenne plus agréablement dans notre Opéra.

JULIE.

Quel plaisir pour la Jeunesse!

DES RONDEAUX.

En un mot, Madame, j'ai raffiné sur tout ce qui a été fait, jusqu'à présent, dans ce genre, et pour l'intérêt et pour la gloire. Dans cette double vue, je n'ai point fait d'Opéra qui dure moins de six jours. J'ai remarqué qu'il y a plusieurs personnes assez ménageres pour se contenter de voir chaque Opéra une seule fois.

LA RIVIERE.

On sera obligé de venir aux nôtres six fois pour le moins, si l'on les veut voir tout entiers.

DES RONDEAUX.

Nous en donnerons le Prologue le Lundi, le Mardi le premier Acte, et ainsi du reste.

Digitized by Google

SCENE VIII.

TOINETTE, JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE, *à Julie.*

JASMIN est de retour, Madame, et votre Procureur est là bas dans le carrosse.

JULIE.

Je vais descendre, et lui épargner la peine de monter.... (*A des Rondeaux et à la Riviere.*) Je vous prie, Messieurs, que tout soit prêt à mon retour pour le Ballet. Je brûle d'envie de voir cet essai de votre capacité ; ensuite, je vous mettrai entre les mains les mille pistoles que je vais toucher.

(*Elle sort avec Toinette.*)

SCENE IX.

DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

DES RONDEAUX.

IL me semble que nous allons insensiblement nous engager dans une méchante affaire!

LA RIVIERE.

As-tu peur?

DES RONDEAUX.

Digitized by Google

DES RONDEAUX.

Moi! non.

LA RIVIERE.

Mais tu trembles, n'est-ce pas? Cela n'est pas extraordinaire. Les Muses ne sont pas courageuses; et qui en possede deux comme toi, doit avoir peur à proportion. Cependant, nous sommes trop avancés pour reculer.

DES RONDEAUX.

Je ne dis pas qu'il faille reculer; mais, au moins, ne devrions nous rien entreprendre à la légere, et il seroit bon que nous fussions bien accompagnés.

LA RIVIERE.

Ah! poltron! je ne t'ai jamais reconnu si Poëte. Va, va, j'ai pourvu à tout!.... et nos deux Trompettes?

SCENE X.

TOINETTE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE, *à la Riviere, qu'elle a entendu.*

SA crainte et tes précautions sont inutiles.

LA RIVIERE.

Pourquoi?

Digitized by Google

EF-D'ŒUVRES

Digitized by Google

TOINETTE.

Ces innocentes ne veulent point, à quelque prix que ce soit, consentir à l'enlévement.... Mais, les voici tous ensemble.... Tâchons encore à les convertir.

SCENE XI.

ANGELIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

Non, Dorante, je n'y consentirai jamais.

DORANTE.

Belle Angélique !...

MARIAMNE, *à Clitandre.*

Vous n'obtiendrez jamais de moi cet aveu, Clitandre.

CLITANDRE.

Charmante Mariamne!....

DORANTE, *à Angélique.*

Vous m'allez désespérer !

ANGÉLIQUE.

Je vous imiterai !

CLITANDRE, *à Mariamne.*

Vous me ferez mourir!

MARIAMNE.

Je ne vous survivrai pas!

Digitized by Google

LA RIVIERE, *aux quatre amans.*

Voilà ce qui s'appelle une entrée parlante!

TOINETTE, *à Dorante et à Clitandre.*

Voilà ce qui s'appelle des sottises.... Eh! mort de ma vie, il sied bien à des Officiers de soupirer comme des bénets! Vous mériteriez d'être cassés. Allez, vous déshonorez les troupes!.... (*A des Rondeaux et à la Riviere.*) Et vous, pouvez-vous entendre tous deux tant de sottises, sans rien dire?

LA RIVIERE.

Que veux-tu que nous disions? Pour moi, les bras me tombent.

DES RONDEAUX.

Moi, je songeois que l'on feroit une belle Scene de ce désespoir amoureux!

TOINETTE.

Peste soit du Poëte, de l'indolent, et des amoureux transis! Je vois qu'il faut que je me mêle un peu de tout ceci.... Ç'a, dequoi s'agit-il?

LES QUATRE AMANS, *ensemble.*

Ne le sais-tu pas?

TOINETTE.

Quoi! tous ensemble?

DES RONDEAUX.

C'en seroit assez pour un chœur d'Opéra.

TOINETTE, *à Dorante.*

Parlons, l'un après l'autre. Dequoi vous plaignez-vous? Je vous choisis, vous, pour porter la parole.

Digitized by Google

DORANTE.

Du peu d'estime et de confiance qu'elles nous marquent, en ne voulant pas nous suivre.

TOINETTE.

Elles n'ont pas raison... (*A Angélique.*) Et vous, quels sont vos griefs ? Répondez, vous qui êtes l'aînée ?

ANGELIQUE.

Ils ont l'indiscrétion de nous proposer un enlévement !

TOINETTE.

Ils ont tort !.... (*A Dorante.*) Est-ce qu'on propose des enlévemens aux personnes qui nous aiment ? Cependant, laissez-moi faire : je tâcherai d'accommoder tout ceci ! Venons au fait. N'aimez-vous point ces Demoiselles ?

DORANTE.

En peux-tu douter ?

TOINETTE.

Non, assurément ! .. (*A Angélique.*) N'estimez-vous pas beaucoup ces Messieurs ?

ANGÉLIQUE.

Juges-en par notre chagrin !

TOINETTE.

Cela se voit.... (*A Dorante.*) Ne feriez-vous pas tout votre bonheur de les posséder ?

DORANTE.

C'est tout ce que nous souhaitons au monde !

TOINETTE.

Fort bien.... (*A Angélique.*) Et vous, ne seriez-vous pas bien-aise de les avoir pour époux ?

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Oui, par toute autre voie que celle de l'enlévement.

TOINETTE.

Oh ! il n'y faut plus songer.... Mais, si je vous propose quelqu'autre expédient honnête, me promettez-vous de faire ce que je vous dirai ?

ANGÉLIQUE.

De tout notre cœur !

TOINETTE.

Ah ! voilà qui va bien.... Il faut commencer par sortir d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi !....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ne vous alarmez pas. Il faut sortir d'ici ; aller se promener aux Tuileries, et, de-là, nous irons où notre destinée nous conduira.

MARIAMNE.

Et quelle différence fais-tu de cette promenade à un enlévement ?

TOINETTE.

Et quelle ressemblance trouvez-vous d'un enlévement à une promenade ? Sortons d'ici, vous dis-je ; et tout-à-l'heure. Votre mere ne nous a donné que ce tems-ci pour songer à nos affaires. Profitons-en ; et quand nous nous serons promenés un jour ou deux, nous trouverons bien des expédiens pour avoir son consentement, de force, ou de gré.

Digitized by Google

déja dans ma chambre. On ne se pique pas aujourd'hui qu'ils soient entiérement neufs.

JULIE.

Nous venons présentement, M. des Rondeaux et moi, de dresser les articles de notre société : je vais vous les querir, afin que vous les examiniez.

LA RIVIERE.

Non, Madame, ne vous donnez point cette peine; je les signerai tantôt, aveuglément, après que je vous aurai donné un plat de mon métier, et que vous aurez vu le Ballet que vous souhaitez.

JULIE.

Quelque remplie que je sois des belles choses que Monsieur vient de lire, (*montrant des Rondeaux.*) je m'apprête encore à vous admirer.

LA RIVIERE.

Ah! Madame, pour Monsieur, vous ne pouvez m'en rien dire que je ne connoisse à fonds. C'est le premier homme du monde pour la composition, aussi bien que pour les paroles, et le plus beau morceau d'Opéra que j'aie jamais vu de ma vie, c'est, sans doute, son Dialogue de Pierre de Provence, avec la belle Maguelonne.

DES RONDEAUX.

Parlez de vous, M. de la Riviere, parlez de vous... (*À Julie.*) Oui, Madame, voilà le premier des génies, pour donner une cadence, des attitudes et des mouvemens à toutes choses. Il n'est pas jusques aux plus abstraites qu'il ne rende sensibles, quand il les expose sur le Théatre. Par exemple, y a-t-il rien de

Digitized by Google

plus surprenant que ce qu'il a été inventer pour mon Opéra de Clélie, dans toutes les ingénieuses entrées des habitans de Tendre, dont j'avois, tout-à-l'heure, l'honneur de vous entretenir? C'est bien autre chose vraiment que des sauts de lutins, que des tricotés de Dieux des eaux, ou des passacailles de Divinités champêtres! Grace à la sublimité de l'imagination de Monsieur, nouvelle amitié, jolis vers, billets doux, petits soins, respects, empressemens, soupirs et desirs téméraires; tout cela danse, Madame.

LA RIVIERE.

Quand il seroit vrai que j'aurois quelque talent pour cela, encore seroit-ce l'unique; mais vous Monsieur, vous joignez l'excellence de la Musique au cromatique de la Poésie.

DES RONDEAUX.

Je me mêle de trop de choses pour réussir à pas une.

LA RIVIERE.

Eh! fi, à quoi sert cette modestie? Il ne faudra, pour preuve de ce que je dis, que voir votre Opéra d'Alcmene ... (*A Julie.*) Figurez-vous, Madame, qu'il la fait accoucher sur le théatre. Jusques ici on n'a fait chanter que des amans, des furieux, des géans et des damnés, tout au plus; mais que dira-t-on, quand on entendra une femme, en travail d'enfant, exprimer, par son chant, ses douleurs et ses tranchées? Y a-t-il qu'un des Rondeaux au monde qui peut mettre en musique les cris d'une femme qui accouche?

Digitized by Google

DES RONDEAUX.

Ce n'est rien, au prix de ce que vous a fourni votre invention dans mon Divertissement des Sectes des Philosophes.... (*A Julie.*) Et vous en jugerez, Madame, quand vous verrez qu'il y fait danser les idées de Platon, et les nombres de Pytagore.

JULIE.

Eh! mon Dieu, je suis toute ravie de vous entendre. Vous méttez donc toutes choses en Opéra?

DES RONDEAUX.

Je le crois bien, Madame. Je ne veux pas qu'on sorte vuide de mes spectacles, et je prétends qu'on en rapporte autre chose que des chansons!

LA RIVIERE.

Il est vrai que rien n'affadit le cœur comme d'entendre un tas de jeunes évaporés et de femmes étourdies, qui ne font autre chose, en sortant d'un Opéra, que bourdonner: « Je vais partir, belle Hermione... » et quelque tronçon de chant qu'ils auront retenu.

DES RONDEAUX.

La Comédie se vantera d'instruire, et l'Opéra n'aura pas cet avantage? Je prétends former l'esprit et les mœurs dans les miens, et qu'on y apprenne Fable, Histoire, Science, Arts, Philosophie, Astrologie, Mathématiques et Morale.

JULIE.

Oh! que cela sera beau, et d'une grande utilité!

DES RONDEAUX.

Vous mocquez-vous? Par tout où nous établirons

notre Académie, on pourra, si l'on veut, supprimer les Colléges.

JULIE.

Est-il possible ?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame, je vous soutiens qu'on n'apprend rien dans les Colléges qu'on n'apprenne plus agréablement dans notre Opéra.

JULIE.

Quel plaisir pour la Jeunesse !

DES RONDEAUX.

En un mot, Madame, j'ai raffiné sur tout ce qui a été fait, jusqu'à présent, dans ce genre, et pour l'intérêt et pour la gloire. Dans cette double vue, je n'ai point fait d'Opéra qui dure moins de six jours. J'ai remarqué qu'il y a plusieurs personnes assez ménageres pour se contenter de voir chaque Opéra une seule fois.

LA RIVIERE.

On sera obligé de venir aux nôtres six fois pour le moins, si l'on les veut voir tout entiers.

DES RONDEAUX.

Nous en donnerons le Prologue le Lundi, le Mardi le premier Acte, et ainsi du reste.

Digitized by Google

SCENE VIII.

TOINETTE, JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE, *à Julie.*

JASMIN est de retour, Madame, et votre Procureur est là bas dans le carrosse.

JULIE.

Je vais descendre, et lui épargner la peine de monter.... (*A des Rondeaux et à la Riviere.*) Je vous prie, Messieurs, que tout soit prêt à mon retour pour le Ballet. Je brûle d'envie de voir cet essai de votre capacité ; ensuite, je vous mettrai entre les mains les mille pistoles que je vais toucher.

(*Elle sort avec Toinette.*)

SCENE IX.

DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

DES RONDEAUX.

IL me semble que nous allons insensiblement nous engager dans une méchante affaire!

LA RIVIERE.

As-tu peur?

DES RONDEAUX.

Digitized by Google

DES RONDEAUX.

Moi! non.

LA RIVIERE.

Mais tu trembles, n'est-ce pas? Cela n'est pas extraordinaire. Les Muses ne sont pas courageuses; et qui en possede deux comme toi, doit avoir peur à proportion. Cependant, nous sommes trop avancés pour reculer.

DES RONDEAUX.

Je ne dis pas qu'il faille reculer; mais, au moins, ne devrions nous rien entreprendre à la légere, et il seroit bon que nous fussions bien accompagnés.

LA RIVIERE.

Ah! poltron! je ne t'ai jamais reconnu si Poëte. Va, va, j'ai pourvu à tout!.... et nos deux Trompettes?

SCENE X.

TOINETTE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE, *à la Riviere, qu'elle a entendu.*

SA crainte et tes précautions sont inutiles.

LA RIVIERE.

Pourquoi?

Digitized by Google

TOINETTE.

Ces innocentes ne veulent point, à quelque prix que ce soit, consentir à l'enlévement.... Mais, les voici tous ensemble.... Tâchons encore à les convertir.

SCENE XI.

ANGELIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

NON, Dorante, je n'y consentirai jamais.

DORANTE.

Belle Angélique !...

MARIAMNE, *à Clitandre.*

Vous n'obtiendrez jamais de moi cet aveu, Clitandre.

CLITANDRE.

Charmante Mariamne !....

DORANTE, *à Angélique.*

Vous m'allez désespérer !

ANGÉLIQUE.

Je vous imiterai !

CLITANDRE, *à Mariamne.*

Vous me ferez mourir !

MARIAMNE.

Je ne vous survivrai pas !

Digitized by Google

LA RIVIERE, *aux quatre amans.*

Voilà ce qui s'appelle une entrée parlante!

TOINETTE, *à Dorante et à Clitandre.*

Voilà ce qui s'appelle des sottises.... Eh! mort de ma vie, il sied bien à des Officiers de soupirer comme des bénets! Vous mériteriez d'être cassés. Allez, vous déshonorez les troupes!.... (*A des Rondeaux et à la Riviere.*) Et vous, pouvez-vous entendre tous deux tant de sottises, sans rien dire?

LA RIVIERE.

Que veux-tu que nous disions? Pour moi, les bras me tombent.

DES RONDEAUX.

Moi, je songeois que l'on feroit une belle Scene de ce désespoir amoureux!

TOINETTE.

Peste soit du Poëte, de l'indolent, et des amoureux transis! Je vois qu'il faut que je me mêle un peu de tout ceci.... Ç'a, dequoi s'agit-il?

LES QUATRE AMANS, *ensemble.*

Ne le sais-tu pas?

TOINETTE.

Quoi! tous ensemble?

DES RONDEAUX.

C'en seroit assez pour un chœur d'Opéra.

TOINETTE, *à Dorante.*

Parlons, l'un après l'autre. Dequoi vous plaignez-vous? Je vous choisis, vous, pour porter la parole.

Digitized by Google

DORANTE.

Du peu d'estime et de confiance qu'elles nous marquent, en ne voulant pas nous suivre.

TOINETTE.

Elles n'ont pas raison.... (*A Angélique.*) Et vous, quels sont vos griefs? Répondez, vous qui êtes l'aînée?

ANGELIQUE.

Ils ont l'indiscrétion de nous proposer un enlévement!

TOINETTE.

Ils ont tort!.... (*A Dorante.*) Est-ce qu'on propose des enlévemens aux personnes qui nous aiment? Cependant, laissez-moi faire: je tâcherai d'accommoder tout ceci! Venons au fait. N'aimez-vous point ces Demoiselles?

DORANTE.

En peux-tu douter?

TOINETTE.

Non, assurément! .. (*A Angélique.*) N'estimez-vous pas beaucoup ces Messieurs?

ANGÉLIQUE.

Juges-en par notre chagrin!

TOINETTE.

Cela se voit.... (*A Dorante.*) Ne feriez-vous pas tout votre bonheur de les posséder?

DORANTE.

C'est tout ce que nous souhaitons au monde!

TOINETTE.

Fort bien.... (*A Angélique.*) Et vous, ne seriez-vous pas bien-aise de les avoir pour époux?

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Oui, par toute autre voie que celle de l'enlévement.

TOINETTE.

Oh ! il n'y faut plus songer.... Mais, si je vous propose quelqu'autre expédient honnête, me promettez-vous de faire ce que je vous dirai ?

ANGÉLIQUE.

De tout notre cœur !

TOINETTE.

Ah ! voilà qui va bien.... Il faut commencer par sortir d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi !....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ne vous alarmez pas. Il faut sortir d'ici ; aller se promener aux Tuileries, et, de-là, nous irons où notre destinée nous conduira.

MARIAMNE.

Et quelle différence fais-tu de cette promenade à un enlévement ?

TOINETTE.

Et quelle ressemblance trouvez-vous d'un enlévement à une promenade ? Sortons d'ici, vous dis-je ; et tout-à-l'heure. Votre mere ne nous a donné que ce tems-ci pour songer à nos affaires. Profitons-en ; et quand nous nous serons promenés un jour ou deux, nous trouverons bien des expédiens pour avoir son consentement, de force, ou de gré.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Mais, où irons nous?

TOINETTE.

N'avez vous pas ici votre tante.... (*Montrant Dorante.*) Monsieur n'a-t-il pas sa mere?.. Au pis aller, le monde n'est-il pas plein de Couvens? Ne perdons point de tems en paroles inutiles.... (*A la Riviere.*) La Riviere, va chercher des carrosses.

LA RIVIERE.

J'y cours!

ANGÉLIQUE.

Attendez.

TOINETTE.

Si vous ne profitez de cette occasion, vous courez risque de vous voir quelque jour conjointe à quelque Diésis, et votre sœur à quelque Pirouette à six tours; et, d'ailleurs, ne suivez-vous pas les intentions de votre pere, qui étoit mille fois plus raisonnable que votre mere.

(*La Riviere sort.*)

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

DES RONDEAUX.

Pour ne point perdre de tems, je vais faire ma malle.

Digitized by Google

TOINETTE.

Rien ne te presse: l'équipage d'un Poëte est bientôt fait!

(*Des Rondeaux sort.*)

SCENE XIII.

LA RIVIERE, ANGELIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE.

LA RIVIERE, *à Angélique et à Mariamne.*

Nous ne saurions plus sortir; votre mere est là-bas: elle ne s'arrête qu'à donner, en passant, quelques ordres, pour le Ballet de ce soir.

CLITANDRE.

Quel revers!

TOINETTE, *à la Riviere.*

Que ferons-nous?

LA RIVIERE.

Je ne sais. Voilà ce que c'est que de perdre du tems en paroles!

TOINETTE.

N'en perdons point encore en réflexions.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

Sortez, Dorante.

(*Elle s'en va, avec Mariamne.*)

Digitized by Google

SCENE XIV.

DORANTE, CLITANDRE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DORANTE, *à la Riviere.*

MON pauvre la Riviere !

CLITANDRE, *à la Riviere.*

Tire-nous de ce mauvais pas !

LA RIVIERE.

Attendez.... Si leur mere a tant d'envie de voir le Ballet, il faut le lui donner, tant bien que mal, et nous servir de cette occasion. C'est précisément ce que des Rondeaux me contoit l'autre jour. Les Romains.. . la guerre des Sabins.... la figure et la taille de nos Trompettes.... Ils sont gros et pesans ; jamais vous n'en pourrez venir à bout ... Mais, allez vîte dans ma chambre : vous y trouverez tout ce qu'il faut, et, au signal que je vous donnerai, vous ferez... M'entendez-vous, au moins ? Allez promptement ; et, dès que vous serez prêts, envoyez-moi des Rondeaux ... Il amenera ces violons que vous savez, et nous avertira de tout ce que vous aurez concerté.... Partez.

(*Dorante et Clitandre sortent.*)

Digitized by Google

SCENE XV.

TOINETTE, LA RIVIERE.

TOINETTE.

JE t'admire!

LA RIVIERE.

Ah! parbleu, mon enfant, je vais faire pour nos amans et pour nous un grand effort de mémoire et de bel esprit!.. Vivat, Toinette! tu vas voir un échantillon du savoir faire de ton futur époux.. (*A part.*) C'est à vous, mon génie à qui je m'abandonne. Retracez-moi fidélement tous les morceaux d'histoire, dont des Rondeaux et mon Virgile travesti m'ont si souvent embrouillé la cervelle, et venez m'aider à renverser, par un pompeux galimathias, celle de Madame Julie.

TOINETTE.

Prends garde à toi.... la voici.

LA RIVIERE.

Fais revenir tes Maîtresses.

(*Toinette sort.*)

Digitized by Google

SCENE XVI.

JULIE, LA RIVIERE.

JULIE.

Je reviens, plus tôt que je ne m'étois promis. Mon homme est à la Campagne, et je ne saurois toucher de l'argent aujourd'hui. Ce qui me console, c'est que je jouirai plus tôt du plaisir de votre Ballet.

LA RIVIERE.

J'avois fait appeler Mesdemoiselles vos filles pour en faire une répétition, avant votre venue; mais, puisque vous voici, nous commencerons, tout de bon, dès que M des Rondeaux nous amenera notre monde. Je vais, cependant, vous en dire le dessin.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, MARIAMNE, TOINETTE, JULIE, LA RIVIERE.

JULIE, *à Angélique et à Mariamne.*

Allons, mes filles, préparons-nous à admirer.

LA RIVIERE.

Toute l'histoire Romaine est le sujet de l'Opéra dont le Ballet que vous allez voir fait un Divertissement.

Digitized by Google

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle de grands sujets. C'est là qu'il y aura du merveilleux et du sublime!

LA RIVIERE.

Oh! oh!

JULIE.

Quoi! vous représenterez tout? combats, triomphes, sacrifices?

LA RIVIERE.

En doutez-vous? Il me tarde que vous entendiez le chœur des Oies qui sauverent le Capitole.

JULIE.

J'avoue que voilà qui est inoui!

LA RIVIERE.

Ah! ah! voyez donc, je vous prie, Madame, de quels spectacles, de quels divertissemens, de quelles machines et de quelles décorations surprenantes un pareil sujet est susceptible!

JULIE.

Vous m'enchantez!

TOINETTE, *à part.*

Quel Orviétan!

LA RIVIERE, *à Julie.*

L'histoire d'Enée en fera le Prologue. D'abord, le Théatre représentera la ville de Troie en flammes. Enée paroîtra, portant son pere sur ses épaules, tenant son fils Ascagne par la main, et perdant dans la confusion sa femme.

TOINETTE, *à part,*

Voilà le plus bel endroit de sa vie.

Digitized by Google

LA RIVIERE, *à Julie.*

Ensuite, il s'embarquera Il y aura une tempête; mais une tempête à faire dresser les cheveux. Les vents, les éclairs, une nuit, un tonnerre . bourouloulou .. bouroulou... La tempête finira par une entrée d'Alcions. C'est dequoi on n'a pas encore ouï parler sur le Théatre, et où, sans vanité, je me suis surpassé. Point de Tritons, point de Sirenes: cela est trivial; mais des monstres. les plus singuliers parmi lesquels je ne laisserai pas de mêler une danse galante, de petits poissons, jusques aux marquereaux et aux solles,

« Afin qu'Enéas le pieux,
» Regardant tristement les Cieux,
» Lâche ces piteuses paroles:
» Je serai donc mangé des solles! »

Je ne vous parle point de la chasse des cerfs, des harpies, de sa descente aux Enfers; car un Opéra sans lutins, sans ombres, sans furies et sans Enfers, ne vaut pas le Diable.... Mais, sautons le reste du Prologue. Premier Acte. La fondation de Rome. Romulus l'a fait bâtir Troupes de Maçons et de Charpentiers Il établit le Sénat On verra paroître. avec de longues barbes et de larges robes fourrées, cent hommes vénérables, a qui je fais danser des Rigaudons. Ce sera une danse grave et majestueuse celle-là: Mais la plus variée, à mon gré, et que j'ai choisie sur toutes, pour vous faire voir aujourd hui, c'est celle qui représente l'enlévement des Sabines.

Vous

Digitized by Google

Vous y verrez un Romulus, dont j'ose me flatter que vous serez contente, et que vous avouerez que tout ce que l'art peut produire.... Mais M. des Rondeaux paroît; c'est à moi à me taire.

SCENE XVIII.

DES RONDEAUX, DORANTE, CLITANDRE, *habillés en Romains*, LES DEUX TROMPETTES, *en Sabines*; JULIE, ANGELIQUE, MARIAMNE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DES RONDEAUX, *à Julie, en lui montrant Dorante, Clitandre, et les deux Trompettes.*

Vous voyez, Madame, des personnes qui vont faire tous leurs efforts pour vous plaire.

TOINETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu, quels Carême-prenans!

LA RIVIERE, *bas.*

Tais-toi! Veux-tu tout gâter?

JULIE.

Il est vrai que voilà des figures extraordinaires!

LA RIVIERE.

Vous jugez bien, Madame, que ce sont des hommes? Tous les Opéra du monde ont commencé ainsi.

Digitized by Google

TOINETTE.

Eh ! bien, mâles ou femelles, pourquoi diantre êtes vous allez prendre de ces panses entripaillées.

LA RIVIERE.

Pour entrer dans l'esprit du Poëte, ma mie.... Mais j'ai tort de répondre à une ignorante.... (*Montrant des Rondeaux.*) C'est Monsieur qui me presse tous les jours d'imiter la nature.

DES RONDEAUX.

N'ai-je pas raison ?

LA RIVIERE.

Pour une danse de Nymphes et de Bergeres, je choisis des personnes effilées, de belle taille, de modeste embonpoint, là, entre gras et maigre ; mais pour exprimer la grossiéreté des Sabines, il falloit, pour le moins, des créatures de cette corpulence.... Mais, ne perdons point de tems, M. des Rondeaux, faites commencer.

DES RONDEAUX, *à l'orchestre.*

Messieurs les Violons, apprêtez-vous !... (*A Angélique et à Mariamne.*) Vous serez peut-être surprises d'entendre des paroles Gasconnes ?

JULIE.

Du Gascon dans un Opéra ?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame. Dans le dessein où nous sommes de courir toute la France, j'ai cru que je devois faire quelques Scenes dans le langage particulier de chaque Province ; et il y aura dans mes Opéra du Gascon, du Normand, du bas-Breton et du Basque... (*A La Ri-

viere.) Mais, avant que je chante, M. de la Riviere, ayez la bonté de disposer votre monde.

LA RIVIERE, *à Dorante et à Clitandre.*

Allons, Messieurs, gai! Plantez-vous bien les mains sur les rognons, un côté de perruque sur l'épaule.... Ferme là! Gourmandez le Théâtre: point d'air embarrassé; beaucoup de noblesse, ou d'impudence... (*Après que Dorante et Clitandre ont fait ce qu'il leur a dit.*) Pas mal, pas mal.... (*Aux deux Trompettes.*) Et vous, Mesdemoiselles, à vous. Courage: rengorgez-vous! Souvenez-vous, du moins, de partir du bon pied; et, dès le premier coup d'archet, racourcissez-moi d'abord un bras et étendez l'autre, avec un petit tour de poignet, en dedans. Déhanchez-vous gracieusement, et que la tête penche langoureusement du côté du bras que vous étendrez. Ces airs tendres vous gagneront mille cœurs... (*Après que les deux Trompettes ont fait ce qu'il vient de leur dire*) Fort bien, fort bien.... (*A des Rondeaux.*) A vous le dez, M. des Rondeaux.

DES RONDEAUX, *à l'Orchestre.*

Jouez, Messieurs les Violons.

(*Il chante.*)

Quand l'amour fa tout per nous plaire,
Aurion tort d'y resista,
L'oucasion nou tourno gaire;
Coviten nou den proufita:
Ta ra, ra, ra, la la, la, ra la, la.

(*On danse.*)

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Mais, où irons nous?

TOINETTE.

N'avez vous pas ici votre tante.... (*Montrant Dorante.*) Monsieur n'a-t-il pas sa mere?. . Au pis aller, le monde n'est-il pas plein de Couvens? Ne perdons point de tems en paroles inutiles.... (*A la Riviere.*) La Riviere, va chercher des carrosses.

LA RIVIERE.

J'y cours!

ANGÉLIQUE.

Attendez.

TOINETTE.

Si vous ne profitez de cette occasion, vous courez risque de vous voir quelque jour conjointe à quelque Diésis, et votre sœur à quelque Pirouette à six tours; et, d'ailleurs, ne suivez-vous pas les intentions de votre pere, qui étoit mille fois plus raisonnable que votre mere.

(*La Riviere sort.*)

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

DES RONDEAUX.

Pour ne point perdre de tems, je vais faire ma malle.

Digitized by Google

TOINETTE.

Rien ne te presse : l'équipage d'un Poëte est bientôt fait !

(Des Rondeaux sort.)

SCENE XIII.

LA RIVIERE, ANGELIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE.

LA RIVIERE, *à Angélique et à Mariamne.*

Nous ne saurions plus sortir ; votre mere est là-bas : elle ne s'arrête qu'à donner, en passant, quelques ordres, pour le Ballet de ce soir.

CLITANDRE.

Quel revers !

TOINETTE, *à la Riviere.*

Que ferons-nous ?

LA RIVIERE.

Je ne sais. Voilà ce que c'est que de perdre du tems en paroles !

TOINETTE.

N'en perdons point encore en réflexions.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

Sortez, Dorante.

(Elle s'en va, avec Mariamne.)

Digitized by Google

SCENE XIV.

DORANTE, CLITANDRE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DORANTE, *à la Riviere.*

Mon pauvre la Riviere !

CLITANDRE, *à la Riviere.*

Tire-nous de ce mauvais pas !

LA RIVIERE.

Attendez.... Si leur mere a tant d'envie de voir le Ballet, il faut le lui donner, tant bien que mal, et nous servir de cette occasion. C'est précisément ce que des Rondeaux me contoit l'autre jour. Les Romains... la guerre des Sabins.... la figure et la taille de nos Trompettes.... Ils sont gros et pesans ; jamais vous n'en pourrez venir à bout ... Mais, allez vîte dans ma chambre : vous y trouverez tout ce qu'il faut, et, au signal que je vous donnerai, vous ferez... M'entendez-vous, au moins ? Allez promptement ; et, dès que vous serez prêts, envoyez-moi des Rondeaux ... Il amenera ces violons que vous savez, et nous avertira de tout ce que vous aurez concerté.... Partez.

(*Dorante et Clitandre sortent.*)

Digitized by Google

SCENE XV.

TOINETTE, LA RIVIERE.

TOINETTE.

JE t'admire !

LA RIVIERE.

Ah ! parbleu, mon enfant, je vais faire pour nos amans et pour nous un grand effort de mémoire et de bel esprit !.. Vivat, Toinette ! tu vas voir un échantillon du savoir faire de ton futur époux .. (*A part.*) C'est à vous, mon génie à qui je m'abandonne. Retracez-moi fidélement tous les morceaux d'histoire, dont des Rondeaux et mon Virgile travesti m'ont si souvent embrouillé la cervelle, et venez m'aider à renverser, par un pompeux galimathias, celle de Madame Julie.

TOINETTE.

Prends garde à toi.... la voici.

LA RIVIERE.

Fais revenir tes Maîtresses.

(*Toinette sort.*)

Digitized by Google

SCENE XVI.

JULIE, LA RIVIERE.

JULIE.

Je reviens, plus tôt que je ne m'étois promis. Mon homme est à la Campagne, et je ne saurois toucher de l'argent aujourd'hui. Ce qui me console, c'est que je jouirai plus tôt du plaisir de votre Ballet.

LA RIVIERE.

J'avois fait appeler Mesdemoiselles vos filles pour en faire une répétition, avant votre venue; mais, puisque vous voici, nous commencerons, tout de bon, dès que M des Rondeaux nous amenera notre monde. Je vais, cependant, vous en dire le dessin.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, MARIAMNE, TOINETTE, JULIE, LA RIVIERE.

JULIE, *à Angélique et à Mariamne.*

Allons, mes filles, préparons-nous à admirer.

LA RIVIERE.

Toute l'histoire Romaine est le sujet de l'Opéra dont le Ballet que vous allez voir fait un Divertissement.

Digitized by Google

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle de grands sujets. C'est là qu'il y aura du merveilleux et du sublime!

LA RIVIERE.

Oh! oh!

JULIE.

Quoi! vous représenterez tout? combats, triomphes, sacrifices?

LA RIVIERE.

En doutez-vous? Il me tarde que vous entendiez le chœur des Oies qui sauverent le Capitole.

JULIE.

J'avoue que voilà qui est inoui!

LA RIVIERE.

Ah! ah! voyez donc, je vous prie, Madame, de quels spectacles, de quels divertissemens, de quelles machines et de quelles décorations surprenantes un pareil sujet est susceptible!

JULIE.

Vous m'enchantez!

TOINETTE, *à part.*

Quel Orviétan!

LA RIVIERE, *à Julie.*

L'histoire d'Enée en fera le Prologue. D'abord, le Théatre représentera la ville de Troie en flammes. Enée paroîtra, portant son pere sur ses épaules, tenant son fils Ascagne par la main, et perdant dans la confusion sa femme.

TOINETTE, *à part.*

Voilà le plus bel endroit de sa vie.

Digitized by Google

LA RIVIERE, *à Julie.*

Ensuite, il s'embarquera Il y aura une tempête; mais une tempête à faire dresser les cheveux. Les vents, les éclairs, une nuit, un tonnerre. bourouloulou .. bouroulou... La tempête finira par une entrée d'Alcions. C'est dequoi on n'a pas encore ouï parler sur le Théatre, et où, sans vanité, je me suis surpassé. Point de Tritons, point de Sirenes: cela est trivial; mais des monstres, les plus singuliers parmi lesquels je ne laisserai pas de mêler une danse galante, de petits poissons, jusques aux marquereaux et aux solles,

« Afin qu'Enéas le pieux,
» Regardant tristement les Cieux,
» Lâche ces piteuses paroles:
» Je serai donc mangé des solles! »

Je ne vous parle point de la chasse des cerfs, des harpies, de sa descente aux Enfers; car un Opéra sans lutins, sans ombres, sans furies et sans Enfers, ne vaut pas le Diable.... Mais, sautons le reste du Prologue. Premier Acte. La fondation de Rome. Romulus l'a fait bâtir Troupes de Maçons et de Charpentiers Il établit le Sénat On verra paroître, avec de longues barbes et de larges robes fourrées, cent hommes vénérables, a qui je fais danser des Rigaudons. Ce sera une danse grave et majestueuse celle-là: Mais la plus variée, à mon gré, et que j'ai choisie sur toutes, pour vous faire voir aujourd hui, c'est celle qui représente l'enlévement des Sabines.

Vous

Vous y verrez un Romulus, dont j'ose me flatter que vous serez contente, et que vous avouerez que tout ce que l'art peut produire.... Mais M. des Rondeaux paroît; c'est à moi à me taire.

SCENE XVIII.

DES RONDEAUX, DORANTE, CLITANDRE, *habillés en Romains*, LES DEUX TROMPETTES, *en Sabines*; JULIE, ANGELIQUE, MARIAMNE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DES RONDEAUX, *à Julie, en lui montrant Dorante, Clitandre, et les deux Trompettes.*

VOUS voyez, Madame, des personnes qui vont faire tous leurs efforts pour vous plaire.

TOINETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu, quels Carême-prenans!

LA RIVIERE, *bas.*

Tais-toi! Veux-tu tout gâter?

JULIE.

Il est vrai que voilà des figures extraordinaires!

LA RIVIERE.

Vous jugez bien, Madame, que ce sont des hommes? Tous les Opéra du monde ont commencé ainsi.

Digitized by Google

TOINETTE.

Eh ! bien, mâles ou femelles, pourquoi diantre êtes vous allez prendre de ces panses entripaillées.

LA RIVIERE.

Pour entrer dans l'esprit du Poëte, ma mie.... Mais j'ai tort de répondre à une ignorante.... (*Montrant des Rondeaux.*) C'est Monsieur qui me presse tous les jours d'imiter la nature.

DES RONDEAUX.

N'ai-je pas raison ?

LA RIVIERE.

Pour une danse de Nymphes et de Bergeres, je choisis des personnes effilées, de belle taille, de modeste embonpoint, là, entre gras et maigre ; mais pour exprimer la grossiéreté des Sabines, il falloit, pour le moins, des créatures de cette corpulence.... Mais, ne perdons point de tems, M. des Rondeaux, faites commencer.

DES RONDEAUX, *à l'orchestre.*

Messieurs les Violons, apprêtez-vous !... (*A Angélique et à Mariamne.*) Vous serez peut-être surprises d'entendre des paroles Gasconnes ?

JULIE.

Du Gascon dans un Opéra ?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame. Dans le dessein où nous sommes de courir toute la France, j'ai cru que je devois faire quelques Scenes dans le langage particulier de chaque Province ; et il y aura dans mes Opéra du Gascon, du Normand, du bas-Breton et du Basque... (*A La Ri-*

Digitized by Google

viere.) Mais, avant que je chante, M. de la Riviere, ayez la bonté de disposer votre monde.

LA RIVIERE, *à Dorante et à Clitandre.*

Allons, Messieurs, gai! Plantez-vous bien les mains sur les rognons, un côté de perruque sur l'épaule.... Ferme là! Gourmandez le Théatre: point d'air embarrassé; beaucoup de noblesse, ou d'impudence... (*Après que Dorante et Clitandre ont fait ce qu'il leur a dit.*) Pas mal, pas mal.... (*Aux deux Trompettes.*) Et vous, Mesdemoiselles, à vous. Courage: rengorgez-vous! Souvenez-vous, du moins, de partir du bon pied; et, dès le premier coup d'archet, racourcissez-moi d'abord un bras et étendez l'autre, avec un petit tour de poignet, en dedans. Déhanchez-vous gracieusement, et que la tête penche langoureusement du côté du bras que vous étendrez. Ces airs tendres vous gagneront mille cœurs... (*Après que les deux Trompettes ont fait ce qu'il vient de leur dire*) Fort bien, fort bien.... (*A des Rondeaux.*) A vous le dez, M. des Rondeaux.

DES RONDEAUX, *à l'Orchestre.*

Jouez, Messieurs les Violons.

(*Il chante.*)

Quand l'amour fa tout per nous plaire,
Aurion tort d'y resista,
L'oucasion nou tourno gaire;
Coviten nou den proufita:
Ta ra, ra, ra, la la, la, ra la, la.

(*On danse.*)

D ij

DES RONDEAUX, *continuant à chanter.*

Fases m'un bralle de sourçido,
Cadun ambostre pastou,
E se bostro mero crido,
La Pasimaren sul tou :
Tou rou, lou lou lou, lou rou, lou lou.

(*On recommence à danser, et les Romains font des efforts pour enlever les prétendues Sabines.*)

LA RIVIERE.

Courage, mes enfans!... hep ! Voulez-vous boire un coup, pour avoir plus de force encore.... Hep ! En voilà assez, en voilà assez. Si vous alliez faire quelques efforts, vous ne vaudriez plus rien pour le métier où l'on vous destine.... (*A Julie et à des Rondeaux.*) Madame, M. des Rondeaux, voilà une chose que nous n'avons pas prévue : jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.

JULIE.

Quelles masses de chair êtes-vous aller prendre?

TOINETTE.

On leur a fait aussi des têtons qui les assomment.

LA RIVIERE.

Vous ne pensez donc pas aux grands hommes, dont ils représentent les nourrices ! Pouvoit-on faire jamais trop grosses les mamelles qui doivent allaiter les maîtres de toute la terre ? Vouliez-vous qu'on en prît le modele sur la maigre nourrice de *Cadmus....* (*Montrant l'un des Trompettes.*) Tenez, voilà une

Digitized by Google

Sabine que j'ai choisie exprès pour porter les trois Horaces d'une ventrée.

JULIE.

Il faut pourtant, à quelque prix que ce soit, voir la fin de ce Ballet.

TOINETTE.

Faites enlever les Romains par les Sabines: la moindre d'elle les emporteroit tous deux.

DES RONDEAUX.

Comme vous y allez, la belle! il ne faut pas faire de ces anacronismes dans l'histoire.

LA RIVIERE, *à Julie.*

Nous perdons le plus bel endroit.... (*Montrant Angélique et Mariamne.*) Demandez-le à ces Demoiselles, à qui j'en ai montré les pas?

JULIE.

Mariamne et Angélique en savent les pas?

LA RIVIERE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il faut qu'elles les dansent.

MARIAMNE.

Nous, ma Mere?

JULIE.

Oui, vous; et tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Nous n'oserions.

JULIE.

Il faut l'oser.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Dispensez-nous en, je vous supplie!

JULIE.

Non pas, s'il vous plaît.

TOINETTE, *à Angélique et à Mariamne.*

Allez en repasser, deux ou trois fois, les pas dans la chambre prochaine, et dépêchez vous.

LA RIVIERE, *à Julie.*

Vous allez voir, vous allez voir une fin de Ballet, à laquelle vous ne vous attendez pas, et qui vous surprendra, assurément.

JULIE.

Je n'en doute point.

LA RIVIERE.

C'est mon chef-d'œuvre, au moins, que cette fin; et il y a plus d'un mois que j'y travaille.

SCENE XIX.

ORONTE, CHRISALTE, JULIE, ANGÉLIQUE, MARIAMNE, DORANTE, CLITANDRE, TOINETTE, LES DEUX TROMPETTES, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, UN LAQUAIS.

CHRISALTE, *laissant tomber sa robe de Commissaire, à Dorante et à Clitandre.*

ARRÊTEZ, Messieurs les Romains. Les armes doivent céder à la Robe. C'est une Sentence d'un de

vos Consuls. Votre enlévement n'ira pas, s'il vous plaît, plus loin.

TOINETTE, *à part.*

Que vient chercher ce diable d'homme ici?

CHRISALTE, *voyant que l'on veut faire résistance.*

Quoi ! vous vous défendez contre un Commissaire?... (*Au Laquais.*) Hola ! faites monter le Guet.

LE LAQUAIS.

Ferai-je aussi monter le Guet à cheval ?

DORANTE, *à Chrisalte.*

Eh ! bien, Monsieur, puisqu'il faut lever le masque, apprenez.....

(*Dorante et Clitandre se démasquent.*)

ORONTE, *l'interrompant.*

Que vois-je ?

DORANTE, *montrant Julie.*

Que c'est l'injuste caprice de Madame, qui nous impose cette dure nécessité.

ORONTE, *à part.*

C'est Clitandre !... c'est Dorante !...

CLITANDRE.

Que nous ne faisons que suivre la volonté de leur pere, et que si Oronte étoit envie....

ORONTE, *l'interrompant.*

Le voici.

JULIE, *s'enfuyant.*

Hai ! mon mari !....

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SCENE XX et derniere.

ORONTE, CHRISALTE, ANGÉLIQUE, MARIAMNE, DORANTE, CLITANDRE, TOINETTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, LES DEUX TROMPETTES, LE LAQUAIS.

ORONTE, *à part.*

Le Ciel me rend, tout-à-propos, à ma famille.

CLITANDRE.

O Dieux ! Oronte !

MARIAMNE & ANGÉLIQUE,

Mon pere !

TOINETTE.

Notre maître !

LA RIVIERE.

Voici bien un autre branle !

DES RONDEAUX.

Il nous faudra changer de ton !

MARIAMNE & ANGÉLIQUE,

Mon pere, ce n'est qu'en nous jettant à vos genoux.....

(*Elles se jettent à genoux, avec Dorante et Clitandre.*)

DORANTE, *à Oronte.*

Monsieur, vous devez nous pardonner.

ORONTE, *à Dorante et à Clitandre.*

Levez-vous, Messieurs. Je suis informé de tout ce

qui se passe, et je vois que vous conservez pour mes filles des sentimens que j'approuve depuis trop-long-tems pour m'y opposer aujourd'hui. Allons chercher un endroit plus commode que cette salle, et travailler ensemble aux moyens de nous mettre tous en repos.

TOINETTE.

Monsieur, pour votre bien-venue, ordonnez, s'il vous plaît, à quelqu'un qu'il m'enleve, et je continuerai mes prieres pour vous.

LA RIVIERE.

Viens; je suis ton homme.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OCT - 7 1929

Digitized by Google

Digitized by Google